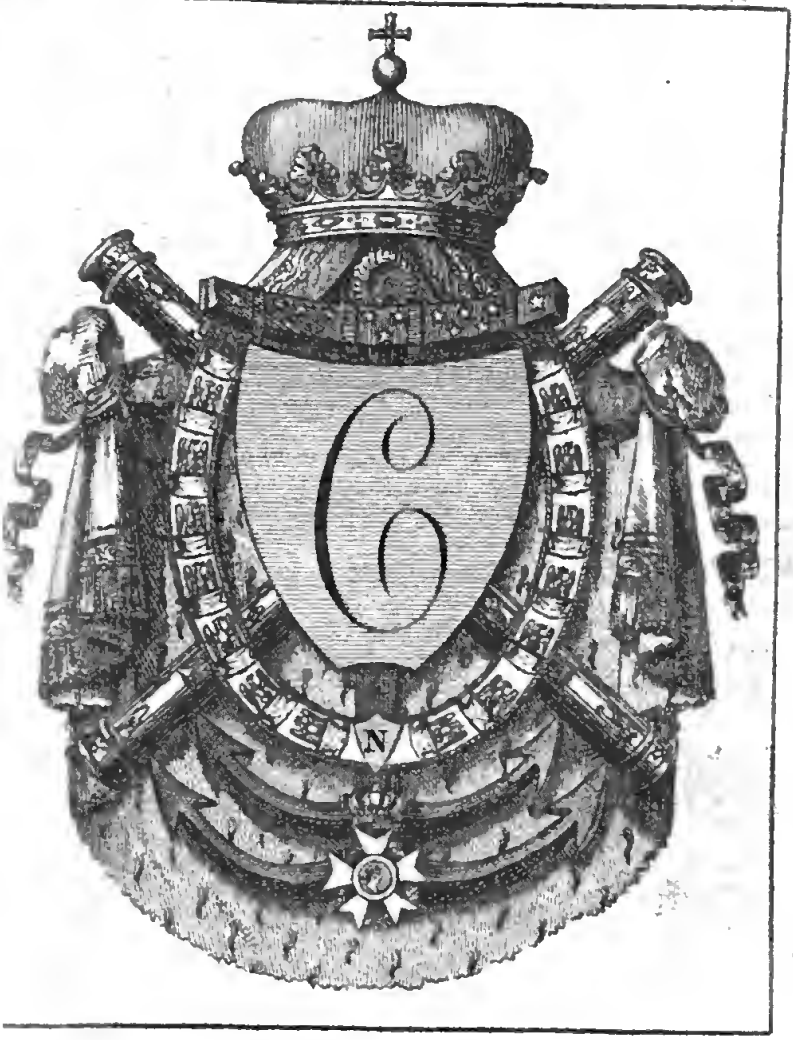
N

7384.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

54782 10

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux ;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

PENDANT ce tems, le Juré était occupé à entendre les témoins qui avaient été influencés avec tant de succès par la boisson et les promesses de leurs maîtres, qu'ils jurèrent tout ce qu'ils pouvaient desirer. L'un se souvenait parfaitement d'avoir entendu quelqu'un crier avant le coup de fusil. Jacques alla jusqu'à offrir d'affirmer sur la Bible que c'était la voix de son maître. Une balle qu'on avait

trouvée dans la chambre fut produite comme un témoin irrécusable que le Comte était au haut de l'échelle. Enfin, on manda Horton pour venir se justifier. Le Coroner lui demanda qui avait amené chez lui la Française maintenant arrêtée, ainsi que la jeune personne qui s'était enfuie la veille au soir ; si il savait quelles pouvaient être les conséquences de sa conduite à l'égard de cette dernière, et à quel point il était coupable envers son mari qui pouvait le perdre ?

Horton prit son Créateur à témoin de ce qu'il disait. Il déclara que Lord Clarancourt était venu chez lui déguisé, huit jours avant l'arrivée des Dames ; qu'il lui avait fait une longue histoire sur la liaison de sa pupille avec un

homme marié et qu'il voulait rompre à quelque prix que ce fût. Il disait qu'il ne l'en accusait pas, ayant été trompée elle-même par les artifices de ce coquin qui, pour abuser d'elle, l'avait épousée; qu'il lui demandait de la garder pendant un mois environ avec sa gouvernante, jusqu'à ce qu'il pût la conduire sur le continent, ce à quoi il était résolu, si il ne pouvait détruire autrement cette liaison.

Cette histoire plausible l'avait trompé. Milord l'appuyait de beaucoup de circonstances qu'il avait oubliées. Il l'assurait qu'il n'avait d'autre desir que de sauver la réputation de la jeune personne; qu'il ne le pouvait qu'en la cachant totalement à celui qui la lui avait enlevée. Enfin, il lui avait dit tant

de belles paroles, lui avait fait de si belles promesses, qu'il était convenu de le suivre à Londres pour se charger de cette jeune Dame ; que le Comte l'avait menacé, s'il le refusait, de lui ôter sa ferme ; qu'un pauvre diable comme lui était hors d'état de lutter contre un grand Seigneur son propriétaire.

Il raconta toutes les circonstances du voyage ; que Milord lui avait demandé si il pourrait lui procurer quelque bâtiment léger pour passer en France, s'il ne voyait pas d'autre moyen de la séparer de son séducteur ; qu'il avait cru comme l'Evangile tout ce que Milord lui avait dit, et qu'il s'était arrangé avec un de ses amis qui lui avait promis, quoiqu'à un prix

assez élevé, de lui fournir un bâtiment. Il conta ensuite tout le train qu'avait causé la fuite d'Idamia ; qu'il avait cru bien faire en courant après elle. Enfin, il détailla toutes les circonstances jusqu'au moment où il avait eu le malheur de tuer le Comte. Personne ne pouvait supposer qu'il en eût eu le dessein, puisqu'il avait fait jusques-là tout ce qui dépendait de lui pour le servir. Il n'attendait point le Lord aussi-tôt, et ne pouvait soupçonner qu'il passerait par-dessus son mur et prendrait un moyen aussi bisarre pour se faire connaître. Il avait cru que c'était plutôt le coquin qui, d'après le récit du Comte, avait séduit sa pupille. Il finit par dire que, conformément à la loi, il avait crié

avant de tirer. Il espérait que ses voisins, à qui il n'avait jamais donné lieu de se plaindre de lui, prendraient en considération qu'il n'était pas probable qu'il eût voulu tuer un homme de qui il attendait une grande récompense.

— Le Jury va prononcer, lui dit le Coroner : mais je vous préviens que la jeune personne que vous déteniez et son époux sont à présent dans votre maison ; qu'à la demande de leurs parens, j'ai fait arrêter la gouvernante ; que, si vous êtes acquitté du meurtre de Milord, vous pouvez être arrêté de nouveau à leur demande et je vous conseille d'implorer leur merci.

Horton protesta qu'il était prêt à se jetter à leurs genoux, s'ils pa-

raissaient le desirer : il répéta qu'il n'avait eu aucune intention de faire du mal à la jeune Dame à qui, au contraire, d'après ce que lui avait dit Milord, il comptait rendre service, qu'il serait bien dur qu'il fût puni pour avoir été trop crédule.

On lui dit alors de se retirer pendant la délibération du Jury, et il alla faire part à sa femme de ses craintes et de ses espérances. Celle-ci fut beaucoup plus inquiète que lui, en apprenant qu'Idamia était revenue volontairement pour réclamer la loi contre eux ; et tous deux regrettèrent sincèrement d'être entrés dans les projets de son tuteur dont elle pouvait les faire sévèrement repentir. Ils voulurent du moins faire partager leurs craintes à madame Dupré, et l'envoyè-

rent informer par une des servantes qu'Idamia était dans la maison, et qu'ils savaient du Coroner qu'elle n'y était revenue que pour porter une plainte légale contre eux tous. Qu'ils laissaient à sa conscience à juger qui était le plus coupable, lorsqu'ils n'avaient fait que croire ce qu'elle leur avait dit.

La servante qui détestait les Français comme presque tous le bas peuple, n'adoucit pas cette communication. Elle ajouta même que l'époux de la jeune Dame, qui avait l'air d'un homme fort considérable, avait juré la mort de tous ceux qui s'étaient mêlés de cette affaire, et qu'elle ne doutait pas qu'il ne tînt parole, car les deux Messieurs qui avaient demandé son arrestation, étaient avec lui.

Dupré, déjà tremblante, n'avait pas besoin de ces nouvelles pour lui faire perdre la tête. Elle se rappellait assez le peu d'égards qu'elle avait eu aux instances réitérées de son élève, pour craindre le ressentiment de son époux. Elle se mit à courir comme une folle dans sa chambre sans penser à ses blessures, parlant tout haut tant en Anglais qu'en Français, tellement que le Constable à qui la garde en était confiée lui dit qu'elle ne pouvait imaginer un meilleur moyen pour éviter la potence, ou Botany-Bay. Madame Dupré leur proposa alors tout ce qu'elle possédait pour la laisser échapper; mais, quoique cela pût les tenter, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas aller en prison pour elle; que d'ailleurs il

y avait trop de monde pour espérer qu'elle pût se sauver, et qu'ils seraient pris sur le fait. Après lui avoir conseillé de chercher de bonnes excuses pour justifier son ingratitude envers Idamia, la servante retourna dans la cuisine où tout le monde était dans l'inquiétude du prononcé du Jury; et, un moment après, Painter arriva en courant et en criant : — Horton, je vous fais mon compliment.

On peut concevoir l'effet de ces paroles sur l'assemblée. Mistriss Horton se jetta dans les bras de son mari qui ne respirait plus, au moment où il avait entendu le Constable venir. Dans ses premiers transports, il serrait la main des hommes, il embrassait les filles, il jurait à ses domestiques

qu'il n'en renverrait jamais aucun tant qu'ils voudraient rester avec lui. — C'est bon, dit le Constable, vous aurez le tems de dire tout cela, venez entendre votre jugement; comme je ne suis pas Juge, j'ai voulu ne pas vous laisser plus long-tems dans l'inquiétude. -- Ah! je vous dois beaucoup, mon cher ami, je ne pourrai trop vous prouver ma reconnaissance; mais êtes-vous sûr que je vais ravoir ma liberté ? — Allons, Allons, venez, vous saurez ce que le Coroner a à vous dire.

Entré dans la salle du Jury, Horton apprit à sa grande joie que le Jury, après avoir pesé toutes les circonstances, avait prononcé : *homicide justifiable*. Le Coroner lui fit un discours sur la conduite

qui l'avait mené à la position fâcheuse dans laquelle il venait de se trouver. Il lui conseillait de faire toutes les excuses possibles à la jeune Dame que, d'accord avec Milord, il avait retenu prisonniere, et il finit par la féliciter de s'en être aussi bien tiré.

Alors, tous les membres du Jury, l'un après l'autre lui serrèrent la main et lui témoignèrent leur satisfaction d'avoir pu donner un prononcé si favorable pour lui. De son côté il les retînt tous à souper en leur disant que le boire suppléerait un peu le manger, sa femme n'ayant point été en état pendant tout ce tems de s'occuper de la cuisine. Mais qu'il était dix heures passées et qu'il était plus que tems de prendre quelque cho-

se. La plus part accepta, mais Willington s'excusa sur ce qu'il avait promis à sa femme de la rejoindre le plutôt possible. Le vrai est qu'il voulait savoir ce que Tancrède voulait faire, quoiqu'il n'espérât pas le ramener dans sa chomière. Horton, de son côté, demandait au Coroner de porter tous ses respects à la jeune Dame et à son époux ; et de les assurer qu'il était prêt à implorer leur pardon à genoux ; que Milord était bien plus coupable que lui ou sa femme ; que, néanmoins, ils consentaient à faire toutes les excuses qu'on exigerait d'eux, sentant bien que leur crédulité était cause qu'ils s'étaient fort mal conduits.
— Oui très-mal, répondit le Coroner : et je ne réponds pas que

votre soumission tardive réussisse. Cependant je vous promets de faire mon possible pour adoucir leur ressentiment ; mais ayez soin à l'avenir ds ne plus tomber dans une semblable erreur.

Tancrède et son aimable épouse partagèrent la joie d'Horton. Ils étaient bien convaincus de son innocence au sujet de la mort du Comte et ils sentaient trop quelle avait été sa dépendance, pour refuser de lui pardonner d'avoir secondé ses vues. Ils ne desirèrent même pas détenir plus long-tems Madame Dupré ; ils voulurent, seulement la voir. Ils espéraient obtenir d'elle quelque renseignement sur Elmire et sur les projets du Comte pour Idamia, persuadés, que, conformément à ses mena-

ces, il comptait la rejoindre à Liège pour les forcer toutes deux à prendre le voile.

Tancrède remit au Coroner le porte-feuille du Comte, en le priant de l'adresser à son Procureur dont il lui donna l'adresse. Il présumait qu'il se chargerait de tous les ordres que cet évènement tragique rendait nécessaires. Et qu'ainsi il ne pouvait en être trop tôt instruit. — Je lui dépêcherai un exprès cette nuit même, dit le Coroner; et je vais faire avertir la française par Mistriss Horton. Puis-je savoir, si vous comptez passer la nuit dans ce voisinage? — Non, Monsieur, reprit le Prince, notre intention est d'aller ce soir à Bath. — Alors, je vais vous envoyer sur-le-champ Mistriss

Horton, et il sortit pour donner l'ordre de rentrer le corps mort.

Le Coroner, qui avait pris une haute idée de l'importance des personnes qu'il quittait, recommanda bien à Madame Horton de tâcher de faire agréer leurs excuses ; il lui fit part aussi du desir qu'il avait de savoir qui ils étaient et si ils étaient parents du défunt. Elle promit de faire de son mieux et alla les trouver, bien embarrassée de sa contenance. Il serait trop long de répéter toutes ses excuses. Malheureusement, elle appella Idamia Miss, et assura que son mari avait cru n'agir que pour son intérêt, ne sachant pas qu'elle eût de si bons amis. — Pourquoi alors, dit Tancrède, recevoir une aussi forte récompense pour violer les

loix de votre pays ? Je suis étonné que vous n'ayez pas su que cette Dame était chez vous malgré elle, puisque votre mari avait aidé à son enlèvement. Si je voulais faire usage de mon pouvoir, croyez-vous qu'il se tira aussi-bien d'un autre Jury ? — Certainement, la bonté de Monseigneur est plus grande que nous ne le méritons ; mais, comme j'espère d'être sauvée, je croyais que Milord nous avait dit la vérité. Si Monseigneur le desire, je lui répéterai tout ce qu'il nous avait dit sur Miss, ou Madame. — Cela n'est pas nécessaire, laissons sa mémoire en paix. Sa mort prématurée m'ôte la volonté de vous comprendre dans cette affaire. Je ne veux pas

augmenter les blâmes dont il est couvert. Soyez donc tranquille, je ne profiterai pas des moyens que j'aurais de vous perdre ; mais craignez qu'une autrefois l'amour du gain ne vous engage à de semblables démarches. Envoyez-moi à présent madame Dupré, qui me paraît dans ceci beaucoup plus coupable que vous, et donnez l'ordre qu'on prépare nos voitures.

La fermière se confondit en remercimens ; mais, pour ne pas laisser échapper une si belle occasion de s'excuser sur madame Dupré, elle assura qu'il n'avait pas dépendu d'elle de faire pendre son mari ; que c'était une bien méchante femme, quoiqu'elle leur eût donné de bien belles paroles, tant qu'elle avait cru avoir besoin

d'eux ; mais qu'à présent on ne savait à qui se fier. — Je le crois, Mistriss Horton, dit Tancrède de manière à lui faire baisser les yeux ; mais Madame desire voir son ancienne gouvernante. — J'y vais, Monsieur, j'y vais, cependant il est toujours bien mal à elle de nous avoir soutenu à Samuel et à moi que Madame n'était pas mariée. — Est-il bien sûr que vous ne fussiez pas crédule volontairement ? Mais allez, et envoyez-nous madame Dupré. — Je pars, Monsieur, je demande encore pardon à Monseigneur et à Madame, je leur promets de ne plus me mêler jamais de pareilles affaires ; et elle sortit de la chambre.

— Je suis réellement tentée

d'en avoir pitié, dit Idamia ; car il est probable que lady Clarancourt ne les continuera pas dans leur ferme et qu'ils finiront par être ruinés. — La croyez-vous donc si attachée au défunt, reprit Tancrède ? — Bien loin de-là, mais la décence l'empêchera de garder l'auteur de sa mort.

En ce moment, madame Dupré entra appuyée sur Mistriss Horton qui n'avait pas cherché à la rassurer, voulant se venger au contraire de ce qu'elle avait souffert. Pour exciter la compassion, la gouvernante avait l'air de ne pouvoir se traîner, elle cachait sa figure dans son mouchoir et poussait de gros soupirs.

Tancrède avait prédit cette scène tragique, de sorte que chacun se prit

prit à rire en se rappellant son activité de la journée ; mais Idamia eut pitié de cette malheureuse qu'elle avait long-tems regardée comme une mère. Si elle s'en était crue, elle se serait jettée à son col; mais connaissant l'aversion de Tancrède pour elle, elle se contenta d'aller lui prendre la main, en lui disant : — Je suis vraiment fâchée, Dupré, de ce que vous paraissez souffrir. Asseyez-vous, je vous prie. — Vous êtes trop bonne, Madame, répondit Mistriss Horton, elle n'est qu'un peu meurtrie, et un regard de Tancrède lui fit quitter la chambre. Enfin, après bien des efforts, madame Dupré parvint à dire : — Vous êtes vraiment trop bonne, Madame, est-il bien vrai que vous me pardonnez?

Vous ne savez pas à quel point j'ai été trompée. — Je vous pardonne sincèrement, Dupré, vous devez savoir que je ne vous ai jamais menti. — Oh! jamais, jamais. — En ce cas, pourquoi n'avez-vous pas cru ce que je vous disais lorsque j'étais en votre pouvoir? — Ma chère bonne Madame, je ne conçois pas moi-même comment j'ai pu me conduire comme je l'ai fait, je crois qu'il y a des momens où le diable s'empare de nous. Si, il y a deux mois, quelqu'un m'avait dit que je consentirais à vous faire du mal, je ne l'aurais pas cru. Mais Milord, pauvre homme, il est jugé pour tous ses crimes, m'avait tant assuré que vous n'étiez point mariée.... — Et il était tant de votre intérêt de le croire, reprit

Tancrède, que vous ne cherchiez pas à être détrompée ; je ne crois pas cependant que votre consentement criminel à ses desirs fasse votre fortune. Si votre conduite eût été différente au contraire, celle à qui vous vouliez faire tant de mal avait le desir de s'occuper de vous. Elle voulait vous prendre auprès d'elle, mais vos sottises ont trop prouvé que vous ne lui avez jamais été attachée. Cependant, elle consent à vous pardonner, et, par égard pour elle, je veux bien en faire autant. Vous pouvez donc vous retirer où vous voudrez, en gardant le prix de votre iniquité.

Ah misérable que je suis ! Que vais-je devenir, s'écria Dupré toute en pleurs ? J'ai perdu l'amitié de ma chère élève. Milord est mort,

qui maintenant aura soin de moi ? Ni le nouveau Comte, ni la Douairière ne voudront me rien donner. Le défunt ne m'a point assuré la rente de cent cinquante guinées qu'il m'avait promise. Je n'ai, pour tout bien, que les trois cents guinées qu'il m'a données dernièrement ; mais qu'importe, je mourrai bientôt de chagrin. — Je voudrais, dit le Prince qui se promenait dans la chambre, que vous vous fûssiez cassé le col il y a long-tems, vous nous auriez épargné bien des inquiétudes. Je m'étonne qu'on laisse vivre de pareilles créatures qui sont au premier acheteur.

Tancrède sourit à cette observation, cependant il continua ainsi : — Quelque peu que vous méritiez ses bontés, mon épouse se souvient

encore des soins que vous avez eus de son enfance. Elle ne veut point que vous mourriez de faim ; mais je prétends savoir ce que le défunt avait décidé pour elle, et ce qu'est devenue Lady Elmire Dudley ? — Sur ma parole la plus sacrée, répondit Dupré en tombant à genoux, je n'en sais absolument rien. J'ai seulement entendu dire que Lady Elmire était retournée à Ornen, et qu'il voulait aussi y reconduire ma chère Dame, mais Dieu seul sait si cela est vrai.

Elle témoigna la plus vive reconnaissance à Tancrède qui lui dit de se lever, et lui donna l'adresse de son procureur à qui il promit de donner les ordres relatifs à son existence future, ne voulant pas que la misère pût l'engager encore

à quelque mauvaise action. Elle renouvella encore ses remercîmens et sortit de la chambre en boitant beaucoup moins, et sans avoir besoin d'un bras.

Le Coroner rentra alors pour leur demander s'il ne devait pas envoyer un exprès au nouveau Comte qui, d'après le dire d'Horton, était avec sa mère sur le continent. -- Je crois, répondit le Prince, qu'il vaut mieux laisser au Procureur le soin de les instruire ; car vous saurez bientôt par les papiers publics que le défunt n'est point mort Comte de Clarancourt. Le procès qui a duré si long-tems et dont vous aurez sûrement entendu parler, a été décidé hier contre lui, et en faveur de ce jeune homme qui est à présent Comte

de Clarancourt. Son desir d'examiner les papiers était donc fort naturel. Vous voyez qu'il avait le droit de les demander.

Le Coroner avait, en effet, entendu parler de ce procès et ne fut point étonné de ce qu'on lui en disait. Il étoit seulement surpris de voir le jeune homme qui avait été le sujet des débats si importans depuis un mois, et qu'on regardait indépendamment de ses droits au titre de Clarancourt, comme un fort grand Seigneur. Il fit donc ses excuses d'une demande qu'il ne se fût pas permise, s'il avait été plus instruit. — Vous n'avez pas besoin d'excuses, Monsieur, reprit Tancrède : mais vous devinez les motifs qui ont pu me faire desirer de ne pas me nommer. Le procès a

dû vous instruire de ma parenté avec le dernier Lord. Je veux, si je peux, éviter à l'avenir toute espèce de relation avec cette famille, à la réserve d'Elmire Dudley. Tout doit se traiter par les gens d'affaires; je crois donc, puisque vous m'avez demandé mon avis, que vous devez écrire un compte succinct de tout ce qui s'est passé et l'envoyer à la personne dont je vous ai donné l'adresse et qui instruira Milady de toute cette affaire. — Je suivrai sûrement l'avis de Milord : vous comptez, ce me semble, coucher à Bath, si vous permettez que je me présente chez vous demain matin, je desire vous soumettre ce que j'aurai écrit à ce sujet avant de l'envoyer. — Je vous verrai avec

grand plaisir , répondit Tancrède qui avait envie de s'en débarrasser pour le moment. Nous logerons à l'auberge de * où vous pourrez demander le Comte de Cohenberg , n'ayant pas encore pris d'autre titre.

Le Coroner se retira en faisant de grandes révérences. Il augmenta beaucoup l'étonnement des Hortons et de toute la compagnie, lorsqu'il leur apprit que le défunt avait perdu la vie avant de perdre son titre , et que la Dame qu'il avait si injustement recluse , était l'épouse du Comte actuel.

CHAPITRE II.

La surprise d'Idamia, en apprenant que Tancrède venait de priver son tuteur de son titre, fût bien plus grande que celle du Coroner. Elle n'avait jamais entendu parler de ce procès. Cette découverte lui expliqua pourquoi il avait voulu la mettre en garde contre le mariage de Deterville, et rendait parfaitement raison de la conduite du Comte défunt. Mais, comment un Pair de la Grande-Bretagne était-il un Baron suisse au service allemand ? Combien de choses elle avait encore à expliquer, aussi dès que le Coroner fût parti, elle prit la main

du Prince et lui dit : — Comment tout cela se peut-il donc, mon cher Monsieur, car vous voyez que Tancrède veut me tenir dans une entière ignorance de tout ce qui le concerne ! — Ce reproche est injuste, ma bien chère amie : j'en appelle à vous, s'il m'a encore été possible de vous instruire. Je suis assez vain pour croire que vous ne m'aimerez pas davantage pour être Comte de Clarancourt. — Vous me rendez justice, mais convenez que ma curiosité est bien naturelle. — Je l'avoue, et, pendant le chemin de Bath, je compte entrer en matière, mais je ne promets pas d'avoir fini avant d'arriver. J'espère que vous me pardonnerez de vous avoir tenu dans l'ignorance

des événemens d'hier, malgré leur importance pour moi. — De tout mon cœur et je commence à croire qu'il est heureux pour le Comte de n'avoir pas survécu à sa disgrace, mais notre chère Elmire . . . — Ne la partagera pas, elle est toujours, lady Elmire, ma sœur. — Votre sœur, s'écria Idamia encore plus surprise ! Vous n'êtes sûrement point le fils de mon tuteur ? — Dieu, par sa grace infinie, m'a préservé de ce malheur ; mais je ne peut rendre tout cela un peu clair pour vous, qu'en vous racontant plusieurs événemens qui ont précédé ma naissance. Il faut donc suspendre encore votre curiosité, j'espère que vous ne répugnez pas à porter le nom de Claran-

court. — Pas absolument, je désirerais cependant que le dernier qui l'a porté, ne l'eut pas aussi dégradé ; mais je suis trop troublée pour savoir à présent ce que je desire. Quand je connaîtrai votre histoire, je serai plus à même de juger jusqu'à quel point je dois me réjouir de votre nouveau succès.

— Souvenez-vous seulement, ma chère enfant, dit le Prince : que si vous désapprouvez le secret que votre époux vous a fait de ses droits au titre de Clarancourt, vous devez n'en accuser que moi. Il n'a fait que m'obéir, car votre tuteur même ignorait une grande partie de ce qui regardait son successeur. J'avais cru prudent de lui cacher, autant que je pouvais,

une personne qu'il avait si grand intérêt à perdre. Il savait seulement qu'il réclamait les droits de sa naissance, mais il ignorait entièrement que ce fût le jeune homme qui l'avait reçu à Watteville, et encore moins qu'il vous eût épousée. Il n'y a rien qu'il n'eût risqué, s'il en avait été instruit. Nous avions promis une forte récompense à celui qui pourrait donner de vos nouvelles, et nous espérions qu'elle pourrait tenter quelqu'un de ses agens. On devait s'adresser au Baron de Dervat, qui avait aussi été chez le procureur du Lord Clarancourt, pour le prévenir de ce que le Comte avait à craindre par votre détention. Mais la providence, toujours sage, a détruit ses complots, et

vous a rendue à votre époux, qui, depuis votre départ de Brompton, n'a pas joui d'un instant de repos. Il n'a pas douté un instant que vous ne fussiez au pouvoir du Comte. Vous pouvez, à présent, juger de mes raisons pour tenir son existence dans l'obscurité. J'ai cru que si vous l'aimiez, le témoignage du Baron de Dervat, suffirait pour vous répondre de lui. Il savait que le plus tendre intérêt pour votre mari, avait toujours été le motif de ma conduite, il a cédé à mes desirs, et m'a tenu exactement sa parole. J'ai regretté ma conduite, quand je vous ai su dans les mains du Comte, prévoyant qu'il s'en prévaudrait pour feindre de douter de votre mariage. J'étais d'autant plus dis-

posé à me condamner, que l'ignorance où mes craintes l'ont tenu lui-même quelque tems, a donné les moyens de trop abuser de sa crédulité. Il vous instruira de tous les détails, et j'espère que vous serez aussi indulgent que lui pour les fantaisies d'un vieux garçon qui desire toujours le bien, quoiqu'il ne réussisse pas toujours à le faire.

Idamia, qui, pendant tout ce discours, avait eu les yeux fixés sur le Prince, jette ses bras autour de lui, en l'assurant qu'elle le regarderait toujours avec respect, qu'il n'avait pas besoin de lui justifier sa conduite ; qu'elle étaît beaucoup plus disposée à plaisanter, qu'à quereller son mari d'avoir voulu qu'elle ne dût qu'au ha-

sard la connaissance de son rang.

Le Prince embrassa cette charmante créature, en l'assurant que sa fille ne lui serait pas plus chère, que, depuis long-tems, il regardait son époux comme un fils véritable. Mais je crois vous l'avoir déjà dit : si, comme je l'ai craint quelque tems, mes précautions vous eussent rendue malheureuse, je ne me le serais pas pardonné. Alors Willington vint leur annoncer que les voitures étaient prêtes, et demander leurs ordres. — Nous comptions, vous le savez, dit Tancrède, coucher à l'auberge voisine, mais comme nous n'aurions pas de place pour nous tous, nous avons changé de projet, et nous irons à Bath. Vous ferez mes amitiés à

votre femme, et vous lui direz que je profiterai de la première occasion que j'aurai de la revoir et de la remercier. — Ah ! ne parlez pas de remercimens, Monseigneur, c'est nous qui vous devons de la reconnaissance ; mais, Cateau et moi regarderons toujours à grand honneur la visite de Monseigneur. — Je compte bien aussi, dit le Prince, faire ma visite à votre Dame pour la remercier de l'asyle qu'elle a accordé à ma chère enfant. En attendant, faites-lui mes complimens et donnez-lui ceci pour acheter une robe, comme un témoignage de ma reconnaissance, et il lui remit un billet de vingt guinées. — Vous voulez donc Messeigneurs, me rendre l'homme le plus riche du

pays. Comme j'ai été comblé de biens pour avoir été seulement humain, tandis que le pauvre Horton a pensé être pendu pour avoir obéi à son coquin de propriétaire ! Vous pouvez être bien sûr que je ne vous oublierai pas dans mes prières, Messeigneurs. Mais, si vous voulez m'en croire, vous irez reprendre la grande route, quoique ce soit un peu plus long, cela ne m'écarte pas beaucoup, je vous conduirai jusqu'au grand chemin. — Je vous remercie, reprit Tancrède ; mais je n'aime pas à vous voir courir comme cela la nuit. — Les postillons ne connaîtraient pas assez le chemin, il n'y a pas une ornière d'ici à Sutton, que je ne puisse leur faire éviter. Là vous serez sur la gran-

de route, et je prendrai congé de vous.

Tancrède ne voulut pas le refuser plus long-tems, et ils descendirent tous dans la cour où les attendaient la voiture à quatre chevaux du Prince et la chaise que Tancrède et Idamia avaient prise chez les Willington. Le Prince voulait faire monter les jeunes gens dans sa voiture, en disant qu'Idamia s'y trouverait plus à l'aise. Pour cette raison même, elle remonta dans celle qui l'avait amené, les assurant qu'elle était forte en état de soutenirla fatigue. Ils partirent donc avant nos heureux époux, qui furent obligés de recevoir encore les excuses de M. et de Mistris Horton ; celle-ci avoit eu soin de faire mettre les

effets d'Idamia dans la voiture.

Idamia l'en remercia et l'assura, en souriant, qu'en effet elle ne serait pas fâchée de pouvoir faire un peu de toilette. Le fermier Painter, après avoir fini ses complimens aux vieux Seigneurs, vint aussi offrir son hommage aux jeunes, et des deux côtés ses politesses ne lui furent pas inutiles. Les domestiques d'Horton se ressentirent aussi de leur générosité, et ils partirent chargés des bénédictions de tous les assistans et suivis du fidèle Willington.

Quand le Coroner jugea à propos de leur raconter l'histoire du procès et de ses suites, l'étonnement fut général et chacun convint que le défunt était un bien méchant homme. On se réjouit

d'avoir pu acquitter Horton. On lui demanda si il dépendait à présent du nouveau Comte ; mais, lorsque le Coroner sût que cette ferme venait du côté de la femme du défunt, il conseilla à Horton de s'arranger pour la quitter, n'étant pas probable que la veuve voulût la lui conserver plus long-tems que la loi ne l'y obligerait. Il partit en laissant Horton résigné à ce qu'il avait lieu d'attendre.

Painter observa qu'Horton n'avait pas raison de s'affliger puisqu'il pourrait retrouver une autre ferme, au lieu que, s'il eût été condamné, il aurait été totalement ruiné ; qu'il lui conseillait donc de s'arranger avec quelqu'un pour sa ferme. Mais il les étonna encore bien plus que le Coroner,

en leur apprenant que le Lord Clarancourt actuel n'était autre que l'ancien apprentif de Willington. La surprise d'Horton fut si grande que son verre lui échappa des mains. — Quoi, s'écria-t-il, l'enfant qui a été exposé chez M. Snégo ! — William lui-même, dit Painter : mais buvons à sa santé, car la fortune est bien placée dans ses mains. — Comment tout cela s'est-il fait ? — Ma foi je n'en sais rien, et ils continuèrent à parler sur le même sujet et à boire jusqu'au matin. Nous allons les laisser à table, pour rejoindre Tancrède et Idamia qui se seraient fort bien passés de la compagnie de Willington. Il fut impossible à l'un de raconter, à l'autre d'écouter l'histoire qu'elle desirait tant de con-

naître. Il avait toujours quelques réflexions à faire sur les évènemens de la journée. Alors, Tancrède ne voulant pas lui laisser apprendre par le public l'évènement de son procès, l'instruisit que c'était par l'infâmie du Comte qu'il avait été exposé à la porte de M. Snégo ; le défunt voulant, par-là, s'emparer du titre qui lui appartenait légitimement. Mais ses amis ayant découvert son existence, avaient soutenu ses droits et entamé un procès où il avait si bien réussi, qu'il avait été reconnu Comte de Clarancourt et maître de tous les biens qui étaient attachés à ce titre. — Dieu ait pitié de moi, s'écria Willington ! Où cet homme aura-t-il été en mourant ? Si de pareils crimes peuvent être pardonnés,

donnés, nous n'avons rien à craindre Cateau et moi. Horton nous a rendu service à tous, en débarrassant le monde d'un pareil scélérat. Ainsi, vous voilà Comte de Clarancourt, les honneurs et la fortune ne peuvent aller en de meilleures mains. Puisse le Ciel vous donner cent ans de vie, et vos enfans couvrir la terre !

Pendant que Tancrède le remerciait de sa bienveillance, ils entraient dans le village où ils devaient se séparer. Le cheval du postillon fit alors un faux-pas, et, en le relevant trop brusquement, il cassa son harnois. N'ayant point ce dont il avait besoin pour le raccommoder, Tancrède craignit que tout le monde ne fût couché à cette heure ; mais Willington le rassura

en lui disant : — Laissez-moi faire, en un instant je réparerai tout. Suivez-moi seulement, garçon, à cent pas d'ici, il y a une auberge où Edouard Jones sera debout en deux minutes.

Ils avancèrent donc jusqu'à la maison indiquée. Ils entendirent alors de la musique, et Willington s'écria : — Tout est pour le mieux, car je crois qu'on y est occupé à s'y frapper les talons ; et il frappa fortement pour se faire entendre. On ouvrit à Willington qui entra dans une salle où une douzaine de personnes, suivant son expression, se frappaient les talons. Leur bruit ne leur avait pas permis d'entendre la voiture s'arrêter. Willington, ne voulant pas troubler leur joie, demanda à la

maîtresse de la maison ce dont il avait besoin ; mais il ne put résister à la tentation dé dire que c'était pour un Lord et son épouse qui étaient à sa porte. Alors, elle descendit bien vîte pour leur proposer d'entrer, pendant qu'on raccommoderait leur harnois. — Messeigneurs, c'est aujourd'hui la noce de mon fils, c'est pourquoi nous avons réunis quelques voisins qui sont restés jusqu'à ce moment, quoique ce soit un peu tard pour des gens comme nous. Enfin, ils ne danseront jamais plus jeunes. — Certainement non, bonne femme, dit notre héros qui avait autrefois connu le jeune Jones, et, si nous ne vous dérangeons pas, nous descendrons un moment. — Monseigneur sait bien que nous

sommes aux ordres de ceux qui nous font l'honneur d'entrer chez nous, je vais donc vous ouvrir la portière. Je vous donnerai une bonne chambre pour vous reposer, et vous pourrez demander ce que vous voudrez. J'ai quelques bonnes liqueurs, du cidre, de l'ale, de la bière forte. — Que voulez-vous, ma bonne amie, dit tout bas Tancrède à Idamia en entrant dans la maison ? Elle le pria de ne pas se moquer des offres de la bonne femme et demanda un verre de cidre.

Précédés de Mistriss Jones, ils entrèrent dans une petite chambre que leur laissèrent les pères de ceux qui dansaient. On leur apporta du cidre, du sucre et de la liqueur, on arrangea le feu pendant que Tancrède demandait à Mistriss

Jones qui son fils avait épousé. — Une bien jolie fille, je vous assure, Monseigneur, un véritable bijou. Elle n'a pas beaucoup d'argent non plus que mon fils, mais ils travailleront comme nous. Je voulais qu'ils attendissent encore quelque tems, mais les jeunes gens veulent toujours en savoir plus que ceux qui sont nés avant eux, et Edouard aurait pu plus mal choisir, car Betsy est une bonne travailleuse et propre à tout. Monseigneur connaît-il ce pays-ci ? peut-être alors l'aurez-vous vue. Elle est d'une bien honnête famille, ils sont cinq enfans. . . . . Madame voudrait-elle une rôtie ? . . . Si j'osais dire mon avis, Madame mettrait un peu d'eau-de-vie dans le cidre. Je disais donc que Betsy est la secon-

de ; son père lui a donné trois vaches et quelques moutons pour entrer en ménage, j'ai donné quelque chose de plus, ainsi nous espérons qu'ils pourront bien faire. Mais je voudrais que Monseigneur vît la mariée, je vous assure que, parée comme elle est, elle est bien jolie.

Comme la vieille femme n'avait pas nommée celle dont elle faisait un si grand éloge, Tancrède lui dit :--nous jetterons un coup-d'œil, si vous le trouvez bon, dans la salle du bal. Ils approchaient de la porte, lorsque Willington demanda tout bas à Tancrède, en souriant, s'il allait regarder les danseurs ? — Nous y allons, répondit-il : y a-t-il ici, outre Edouard, quelqu'autre que j'aie connu ancien-

nement ?— Je le crois, et voilà un habit que vous reconnaîtrez aussi, dit-il en entrant avec lui et lui montrant l'ami à qui il avait envoyé ses vêtemens à son premier voyage à Bath. Cet habit avait été depuis ce tems l'habit de Dimanche de ce pauvre garçon à qui, après avoir été beaucoup trop large, il avait fini par devenir trop étroit, quoique fort bien conservé.

Après avoir fait remarquer son ancien ami à Idamia qui se souvint du présent de l'habit, Tancrède examina la mariée que Mistriss Jones amenait pour la lui présenter, et fut très-surpris de reconnaître Betsy Watkins ses premières amours et qu'il allait voir, lorsqu'il rencontra, pour la première fois, le Prince et son ami, et qu'ils

l'arrêtèrent, comme le lecteur peut s'en souvenir, pour demander le chemin de la ferme de Willington. Mais il peut se souvenir aussi que, dans son récit, il avait un peu altéré la vérité en disant à Idamia, qu'il allait voir la maîtresse de son ami. C'était la seule fille qu'il eût distinguée avant d'avoir connu et adoré son épouse.

La jeune femme qui avait aussi bonne mémoire que lui, fut toute déconcertée à cette entrevue qu'elle prévoyait si peu. Elle pâlit et reçut, en tremblant, le baiser d'usage que lui donna Tancrède en lui souhaitant toute sorte de bonheur. Il fit aussi son compliment au marié en lui prenant la main, et lui souhaita d'être long-tems aussi heureux qu'il le paraissait en ce

moment ; et il se retira avec Idamia et Willington.

Un regard de Tancrède rendit la mariée discrète et circonspecte, et personne de la compagnie ne soupçonna que ce beau Seigneur que Willington avait annoncé comme un Lord, fut son ancien apprentif William. En se retirant, l'aimable et peu soupçonneuse Idamia fit compliment à Mistriss Jones du choix de son fils, et lui dit qu'elle craignait d'avoir dérangé les danseurs. — Connaissiez-vous la mariée , ajouta-t-elle en regardant son époux ? — Très-intimément, ma chère amie. — J'ai cru m'appercevoir qu'elle vous reconnaissait , je voudrais pouvoir lui faire un présent de noce.

Une plume et de l'encre étaient

auprès de Tancrède, il écrivit un ordre de cent guinées sur son banquier à Londres et lui dit en le lui donnant : — je crois, mon amie, que c'est ce que vous pouvez leur donner qui leur fera le plus de plaisir.

Sans même le lire, Idamia enchantée, rentra dans le bal et le mit dans la main de la mariée qui s'était assise, ne voulant plus danser. Idamia avait cherché à n'être pas remarquée, mais dès qu'elle fut partie, tous les yeux se tournèrent vers la mariée qui ne pût résister plus long-tems au desir de contenter sa curiosité. Quand elle eût lu la somme elle ne pût en croire ses yeux, et elle sortit de la chambre pour en faire part à sa belle-mère. Celle-ci courut à

Willington pour lui demander si ce que Betsy lui disait était possible, et s'il était vrai que ce beau Lord fut son ancien apprentif. — Je croyais, dit-il que vous l'auriez reconnu, mais, je vous prie, n'en parlez pas. — Ne craignez rien, dit-elle : mais il est donc bien riche, car il lui a donné un papier pour toucher sur quelqu'un à Londres cent guinées ; croyez-vous, qu'il les lui paiera ? — J'irai demain vous les chercher, si vous voulez. — Cela suffit, cria la bonne femme toute réjouie ; et elle courut appeller son fils et sa belle-fille pour venir faire leurs remercimens à leur bienfaiteur.

Je n'entreprends point de dire ce qui se passait alors dans le cœur de Betsy, la comparaison

était trop en faveur de son premier amant. Cependant elle eut, le bon esprit de se trouver heureuse, et fut même contente que William eût fait un autre choix.

Tancrède l'embrassa encore en partant, et il lui dit tout bas : — Soyez heureuse, ma chère enfant, si vous avez jamais besoin d'un ami, faites-le moi savoir par Willington.

Les larmes coulèrent de ses yeux, et elle fit des vœux bien sincères pour son bonheur. Tancrède prit congé de Willington, et, en partant, il lui remit cinq guinées pour son ancien ami, en disant qu'il était tems que l'habit des Dimanches devint l'habit de tous les jours. Le fermier n'eut que le tems de lui dire : — Dieu vous

récompense de toutes vos bontés. Le postillon partit en promettant de regagner le tems perdu, pour ne pas laisser dans l'inquiétude ceux qui les précédaient. Tancrède lui représenta cependant que le chemin était un peu rude et qu'il ne fallait pas risquer de casser quelque chose, n'étant pas sûr de trouver une occasion aussi favorable pour le réparer. Après cet avis, il proposa à Idamia de commencer son histoire. — Je la desire beaucoup, mais le bruit des roues, au train que nous allons, m'en fera perdre la moitié; il vaut mieux, je crois, puisque nous avons tant différé, attendre jusqu'à Bath.

Son époux lui fit compliment de sa patience, et les événemens

de la journée suffirent à leur conversation jusqu'à l'auberge où leurs vieux amis les attendaient avec impatience. Après un léger repas, ils allèrent se coucher, et dont ils avaient tous grand besoin.

Tancrède fut fort aise de retrouver, parmi les autres valets, son domestique que ses amis avaient amené de Londres. Il lui demanda sur-le-champ, s'il lui avait apporté de quoi changer, et voyant qu'il l'avait fait ; — En ce cas, dit-il, je ne serai pas obligé d'envoyer à la friperie comme à mon premier voyage. Je craignais d'y être réduit, je suis honteux de la manière dont je suis arrangé.

Idamia l'assura en riant, que Mistriss Willington n'était pas du même avis que lui ; car elle avait

fait de grands éloges sur sa toillette et elle ne doutait pas que la société du bal ne l'eût trouvé fort bien mis.

Ces remarques amenèrent Tancrède à raconter le petit accident de leur route et l'aventure du bal; il finit par leur dire qu'Idamia ne se souciait plus de savoir son histoire. — Ne le croyez pas, Messieurs ; et elle leur conta ses motifs pour le délai qu'elle avoit demandé. Le Prince fit de grands éloges de sa patience et lui recommanda de la conserver jusqu'au lendemain matin, ce qu'elle promit, et chacun se retira avec l'intention de se réunir de bonne heure le lendemain.

CHAPITRE III.

Le sommeil les conduisit plus loin qu'ils ne comptaient, car il était près d'onze heures, quand Tancrède s'éveilla. Il craignit de faire attendre ses amis et se hâta de faire sa toillette. Il étoit à peine entré dans la chambre où ils avaient soupé, que le garçon annonça le Coroner qui lui apportait la lettre qu'il avait écrite au Procureur du défunt. Il était occupé à la lire, quand le Prince et le Baron entrèrent avec Idamia, vêtue comme au moment où elle avait quitté Brompton, ayant retrouvé sa robe dans le paquet qu'avait fait Mistriss Horton.

Ils demandèrent le déjeûner auquel ils invitèrent le Coroner ; et Tancrède lui témoigna qu'il était fort content de sa lettre. Il lui dit de l'expédier sur-le-champ et de se charger, en attendant la réponse, de donner les ordres nécessaires dans la circonstance.

Le Coroner les instruisit de ce qui s'était passé chez Horton depuis leur départ. La gouvernante lui avait fait une visite le matin pour le prier de parler de son repentir. Idamia trouva sa situation bien à plaindre, car elle supposait que la petite rente qu'elle recevait du Lord Clarancourt ne lui était pas assurée. Elle était dans un pays étranger ; elle avait très-bien servi la première Lady Clarancourt. — Soyez tranquille, ma généreuse

amie, reprit Tancrède : malgré les dangers que vous a fait courir sa sordide avarice, je ne la laisserai pas manquer, je le lui ai promis. A mon arrivée à Londres, je donnerai ordre de lui acheter une annuité de cent livres sterlings.

— Vous êtes trop généreux de moitié, mon cher Tancrède, dit le Prince : méchante comme elle est, ne craignez-vous pas qu'elle ne fasse un mauvais usage de son aisance ? — Je ne le crois pas, mon cher Monsieur, mais je desire la mettre au-dessus d'une autre tentation. — Vous pouvez avoir raison, et votre intention est bonne, faites donc comme vous voudrez ; mais du moins exigez d'elle de quitter l'Angleterre. Elle fera moins de mal en France où la police est

plus sévère. . . . Après le déjeûner, le Coroner, très-flatté de la réception obligeante qu'il avait reçue, prit congé en promettant à Tancrède d'informer madame Dupré de ses intentions favorables pour elle. Comme le tems était très-beau et que ni Tancrède ni Idamia ne connaissaient Bath, le Prince proposa de le parcourir, ne voulant pas aller coucher plus loin que Malborough. Ils visitèrent *la pompe*, *le croissant*, et les autres lieux remarquables de cette jolie ville. Ils en furent si contens qu'ils formèrent le projet d'y revenir passer huit jours avant de retourner sur le continent ; mais les affaires de Tancrède étaient trop importantes pour lui permettre d'y rester d'avantage en ce moment,

et ayant trouvé les voitures prêtes au retour de leur promenade, ils partirent pour la Métropole.

Quand ils eurent quitté le pavé, Idamia observa que le chemin était fort doux, que la voiture ne faisait pas le même bruit que celle qui les avait amenés à Bath et qui permettait à peine de s'entendre. Tancrède la devina et lui dit en souriant : — Puisque nous sommes dans une position aussi agréable, je vais commencer le récit que je vous ai promis. Je dois le reprendre long-tems avant que je paraisse sur la scène où vous m'avez déjà vu pour le rôle de paysan. Aurai-je le même succès, lorsque j'essayerai des rôles plus élevés ? Je l'ignore. Au reste il n'y a peut-pas plus de mérite à l'un qu'à

l'autre. Le but d'éducation suivant Rowe est de nous apprendre à lutter contre l'adversité, de nous soumettre avec résignation à la volonté divine, jusqu'au moment marqué par ses décrets où de meilleurs jours se lèveront pour nous. Long et pénible passage au bout duquel nous nous prosternons et réunissons notre destin, en admirant la bonté de Dieu.

Telles sont les vérités que le Curé de Martigni eut un peu de peine à me faire concevoir. Je ne fus pas aussi patient que j'aurais dû l'être, je ne fus pas assez confiant pour mes amis. C'est par une sorte de pénitence que je me suis soumis à la fantaisie du Prince de Zulenstein; en vous cachant les espérances fondées que je pouvais

avoir. Je dois même convenir qu'il avait raison ; car, en ne pouvant vous faire jouir des droits de ma naissance, vous n'auriez point été trompée en restant Comtesse de Cohenberg, titre que je devais aux bontés de l'Empereur, et je pouvais vous soutenir d'une manière convenable à ce rang. Je pouvais rendre Elmire Dudley, que j'aurais toujours regardée comme ma sœur, indépendante de son barbare père. Mais, puisque nous sommes sur ce sujet, je dois vous dire que mon projet, si vous aviez réfusé mes offres, était de vous demander de ne point accepter la main de Deterville avant un an. J'espérais, pendant ce tems, le dépouiller de ses droits, et j'ai lieu de croire que le secret que j'ai

gardé ne vous fera pas repentir d'avoir donné votre main à Tancrède.

-- Pour être entièrement franche, mon bon ami, j'avoue que, malgré mon amour, j'ai pensé plus d'une fois que j'avais été bien imprudente. Vous en serez moins étonné quand vous réfléchirez à ma position, et qu'on me donnait à entendre que j'étais totalement abandonnée à mon malheureux sort. Souvenez-vous que je n'avais d'autre espoir d'être protégée que par vos amis ; et si vous me renonciez, que devais-je espérer d'eux? Le certificat de notre mariage était dans vos mains, si je m'étais adressé à un magistrat, qu'aurais-je pu dire que vous n'eussiez été le maître de nier ? Je regardais le

le nom de Cohenberg comme un nom supposé. Je ne connaissais pas vos droits à celui de Watteville : je ne savais pas même où vous adresser une lettre. Je n'avouais point toutes mes craintes à mon tuteur, mais, en recourant à un magistrat, j'aurais été obligé de l'instruire, et je n'aurais pu me plaindre de lui, s'il avait refusé de croire mon improbable histoire, que j'étais mariée à un inconnu et que je ne savais où trouver. Ces tristes réflexions me poursuivaient, et je me blâmais de l'ignorance à laquelle je m'étais soumise, quoique la prudence l'eût exigée.

— Peut-être, en effet, ma chère enfant, aurais-je dû être moins mystérieux ; cependent, qui sait quelles en eussent été les conséquences ;

quences, si votre infâme tuteur eût été instruit de la vérité ? Ce que je ne puis concevoir, c'est comment il a découvert votre retraite. — Madame Dupré le saura probablement. Ne vous accusez donc point, mon cher Tancrède : si j'eusse été plus instruite, j'aurais été moins sur mes gardes ; et tout est bien, puisque l'issue en a été heureuse. — Graces à Dieu, ma chère amie, vous m'êtes rendue ! Le gain de mon procès n'aurait pu me dédommager de votre perte. Il m'était devenu indifférent tant j'étais absorbé par le malheur.

— Je crois, mon ami, que nos cœurs se sont entendus dès le premier moment que nous nous sommes rencontrés dans les montagnes de Suisse ; et je compte qu'à l'avenir

nous existerons en deux corps qui n'auront qu'une même ame. Mais la borne que nous venons de passer m'apprend que nous sommes déjà à cinq milles de Bath, et vous n'avez pas encore commencé votre histoire.

Tancrède crut devoir obéir à sa demande, mais comme il est moins instruit des événemens qui ont précédé sa naissance que le compilateur de cette histoire, nous la conterons nous-mêmes jusqu'au moment où il l'a interrompue au Mont-Saint-Bernard; alors nous lui laisserons développer ses sentimens et continuer sa narration.

CHAPITRE IV.

AUGUSTE DUDLEY, grand père de notre héros et Comte de Clarancourt était déjà avancé en âge quand il épousa Lady Clara Mildmay, qui était héritière d'un autre titre. Elle lui donna une fille, et mourut bientôt après. Il avait beaucoup aimé sa femme, il prit le parti de ne pas se remarier et sa fille devait hériter de ses titres et de ses biens. Si elle mourait sans enfant mâle, ils revenaient au fils de sa sœur qui portait aussi le nom de Dudley, le père l'ayant pris, lors de son mariage avec lady Emmeline Dudley, par respect pour une famille à qui il avait

les plus grandes obligations. Il était mort ainsi que Lady Emmeline, et son fils seul reste de trois enfans, était élevé sous la tutelle de son oncle. Après sa fille, ce neveu était ce qu'il aimait le plus. Tout hautain qu'il était lorsqu'il fût devenu Comte de Clarancourt, M. Dudley sut parfaitement plier son caractère tant qu'il eut besoin de l'amitié de son oncle.

Lady Elmire Dudley, après la mort de sa mère, fut confiée à une parente qui surveillait son éducation. A seize ans, elle était une des plus belles et des plus aimables personnes de son âge. On ordonna alors au Comte dont la santé était fort dérangée depuis quelque tems, de passer l'hyver dans le midi de la France. Il ai-

mait trop sa fille pour s'en séparer, il l'emmena donc avec lui, et sa parente devait lui servir de chaperon.

A son départ, il renvoya Dupré qui, jusque-là, avait servi de gouvernante. On la plaça sur le même pied dans une autre famille considérable, et on donna à Lady Elmire une femme-de-chambre plus élégante. Pendant l'hyver qu'elle passa à Nice, Lady Elmire eut le malheur de perdre la parente qui, jusqu'alors, lui avait servi de mère. Elle fut remplacée par une dame Française, de bonne naissance, mais peu favorisée de la fortune, Milord trouvant sa fille encore trop jeune pour n'être menée dans le monde que par son père. Il se sentait si bien qu'il comptait pas-

ser l'été en Angleterre ; cependant les médecins de Nice lui conseillèrent si fortement d'essayer les eaux de Spa, avant de braver les brouillards de son pays, qu'il y consentit. Il partit peu de tems après pâques pour ces eaux célèbres avec Lady Elmire et la Baronne Duplessis. L'honorable Sidney Dudley faisait son tour d'Europe, et devait les rejoindre dans les pays bas à la fin de l'été. Milord pouvait choisir son gendre, sa fille apportait une pairie ; mais, étant très-attaché à sa sœur, il préférait l'unir à son cousin. Les jeunes gens que Lady Elmire avait rencontrés jusqu'alors en France et Angleterre ne lui avaient donné aucune répugnance pour ce projet, quoiqu'elle résolut de

s'assurer un peu d'avantage d'être aimée de M. Dudley, avant de l'épouser.

La famille de Clarancourt n'était à Spa que depuis huit jours, lorsque le Prince de Zulenstein que nous connaissons déjà y arriva avec son neveu le Prince Tancrède de Nassau, fils unique du chef de cette branche; et ils se logèrent dans le même Hôtel que le Comte de Clarancourt.

Ils eurent bientôt fait connaissance, peu d'hommes avaient une plus belle figure que le Prince Tancrède. Aucune femme, à Spa, ne pouvait disputer à Lady Elmire la palme de la beauté. L'un oublia que son père étant Prince d'Allemagne, ne consentirait point à son mariage avec une étrangère.

L'autre ne se souvint pas davantage qu'elle était engagée à son cousin. On aurait cependant plutôt obtenu le consentement du Comte que celui du Prince de Nassau, qui aurait regardé ce mariage comme disproportionné. Mais, quand ils firent ces réflexions, il n'était plus tems. Ils ne pouvaient plus exister l'un sans l'autre, et ils n'avaient d'autre idée que de former une union dont ils faisaient dépendre leur bonheur futur. Elmire ne doutait pas que son père n'écouta facilement les propositions d'un homme du rang du Prince de Nassau; et le Prince Tancrède ne pouvait faire moins que de demander à son père de sacrifier l'orgueil germanique au bonheur de son fils unique. Il n'osait cependant

se décider à hasarder cette demande, et il préféra de mettre dans sa confidence son oncle de qui il était tendrement aimé, et de l'engager à parler à son père.

Le Prince de Zulenstein était de cette excellente espèce d'hommes qui ne sont heureux que du bonheur des autres. S'il avait dépendu de lui, la main de Lady Elmire eût été sur-le-champ demandée; mais il avait plutôt la volonté que la puissance, de faire le bonheur de Tancrède. Il l'écouta avec bonté, il aurait voulu pouvoir lui donner des espérances, mais il savait que son frère avait d'autres vues. Il ne voulut donc point lui donner d'encouragement, et lui conseilla même sérieusement de quitter Spa sur-le-champ, puis-

qu'un plus long séjour ne ferait que rendre plus pénible sa séparation d'avec Lady Elmire.

Si les amans avaient jamais de la raison, je ne sais pas le parti qu'aurait pris le jeune Prince. Mais les conseils judicieux de l'oncle n'eût point l'effet desiré ; et celui-ci n'eût pas le tems de le répéter, ayant reçu l'ordre de rejoindre sur-le-champ son régiment. En même tems, son neveu recevait une lettre de son père qui lui marquait de l'attendre à Spa, où il viendrait le prendre dans quinze jours, pour aller avec lui à Bruxelles, où il voulait le présenter à la gouvernante des pays bas.

Il n'avait jamais obéi plus volontiers aux ordres de son père. Son oncle vit avec regret que ses

derniers conseils n'avaient rien changé à sa conduite avec Lady Elmire; mais, n'ayant pas le pouvoir de satisfaire ses desirs, il ne voulut pas du moins les contrarier. Il laissa donc au tems et au hasard la décision des événemens, et partit pour Vienne, après avoir encore répété à l'ardent jeune homme le peu de probabilité de faire consentir son père à son amour. Lady Elmire ne lui laissait pas non plus ignorer que sans ce consentement, le Comte ne pourrait agréer sa recherche. Mais, comme si la fortune avait voulu favoriser l'imprudence de ces jeunes amans, au moment où le Prince de Zulenstein fut obligé de quitter Spa, la Baronne Duplessis fut rappellée près de sa mère mourante,

et la femme-de-chambre qu'on avait prise à Nice profita d'une occasion aussi favorable pour retourner dans son pays.

Cette dernière fut remplacée par une Liégeoise bien éveillée, qui trouva bientôt le moyen de se mettre dans la confidence de ces amours et de les seconder de tout son pouvoir. Bientôt, il y eut une correspondance entre les amans, des entrevues secrètes s'en suivirent. Depuis le départ de l'oncle et de la Baronne, personne ne les gênait. Enfin, après avoir déploré longtems les obstacles, qui s'opposaient à leur union, l'amant persuada à sa belle maîtresse de lui accorder un titre légal de sa protégée, dans l'espoir que les deux pères pardonneraient ce qui ne se-

rait plus en leur pouvoir d'empêcher, l'amour rend si éloquent. Ils furent bientôt mariés secrètement, en présence de la Liégeoise et du valet-de-chambre du Prince Tancrède et par un Prêtre qui croyait n'avoir rien à redouter de la colère des pères.

La Liégeoise favorisait les entrevues des deux époux qui commencèrent cependant à réfléchir que, si on pouvait espérer que le Comte pardonnerait ce mépris de son autorité, on avait lieu de craindre que le Prince de Nassau ne voulût faire casser le mariage pour lequel ils ne pouvaient espérer son approbation ; qu'il ferait peut-être même enfermer son fils, ces preuves de l'autorité paternelle n'étant point rares en Allemagne,

et personne n'étant plus jaloux de cette autorité que celui dont ils craignaient la vengeance. Elmire desira donc que son mariage restât secret jusqu'à ce qu'on pût saisir une occasion favorable de le faire connaître. A leur grande joie, le voyage du Prince n'eut pas lieu, et un médecin complaisant écrivit au père que la santé de son fils exigeait l'usage des eaux. Cependant, l'automne approchait à grands pas, et le Lord Clarancourt parlait de retourner en Angleterre aussitôt l'arrivée de son neveu. Mais, ayant gagné un rhume, il en résulta une toux si incommode que la horde médicale lui conseilla de retourner à Nice. Avant qu'il s'y fût décidé, son neveu arriva.

Ce jeune homme a joué un trop

grand rôle dans le cours de notre histoire pour que nous ayons besoin de prévenir que peu de personnes avaient autant d'art et de fausseté et ne savaient mieux sauver les apparences que lui. Le Prince Tancrède l'avait vu souvent à Vienne chez l'Ambassadeur d'Angleterre et dans les maisons des grands Seigneurs de ce pays. Comme le jeune Prince était un de ces mortels favorisés de la naissance et de la fortune, le jeune Dudley lui avait fait assiduement la cour, et l'Allemand peu soupçonneux avait conçu de lui la plus haute opinion. Il avait une telle confiance en son honneur, qu'il obtînt de sa femme de lui confier leur secret et de prendre ses avis pour leur conduite à venir. Il ne lui fal-

lut que l'occasion de le trouver seul, et il l'instruisit de sa situation avec sa cousine.

Dudley fut plus étonné que satisfait, en apprenant que Lady Elmire avait déjà disposé d'une main qu'il croyait lui être destinée. Il resta indécis s'il n'en instruirait pas sur-le-champ le Prince de Nassau, mais il ne se crut pas assez sûr du succès de cette démarche. Une Comtesse de la Grande-Bretagne avec dix mille guinées de revenu pouvait ne pas paraître un si mauvais parti. Il jugea donc plus prudent de paraître entrer dans les vues de nos jeunes époux.

En conséquence, il déclara qu'il était prêt à dire ou à faire tout ce qu'ils croiraient servir leurs espérances. Il les engagea à bien gar-

der leur secret pour le moment, leur donnant à entendre que la naissance d'un fils pourrait rendre les grands pères plus faciles à s'adoucir. En un mot, il joua si adroitement le rôle d'un ami désintéressé, que nos époux furent complètement sa dupe et se seraient crus coupables de faire un pas sans le consulter.

Le Comte n'était pas encore décidé si ses pas se tourneraient au nord, ou au midi, lorsque Lady Elmire se trouva fort incommodée. N'ayant aucune raison de croire que ce fût un état naturel, son père fut très-alarmé. Le médecin bien endoctriné et bien payé, donna un nom à la maladie et appuya fortement sur son retour en Angleterre, le climat du midi étant trop vif

pour une jeune personne ; mais il insista encore davantage sur la nécessité que Milord passât l'hyver à Nice ou à Lisbonne.

Le Lord, à qui la santé de sa fille était plus chère que la sienne, voulait retourner sur-le-champ avec elle en Angleterre. Dudley et le jeune Prince à qui il était attaché par les soins qu'il en avait reçus comme on peut le croire, s'y opposèrent vivement. Si il venait à avoir une rechûte, ce qui était la conséquence probable de son retour en Angleterre, sa fille se le reprocherait amèrement, sachant qu'il n'aurait résisté que pour elle à l'avis des médecins. Dudley leur avait persuadé qu'ils pourraient facilement tenir leur mariage secret jusqu'après les couches, si on enga-

geait le Comte à aller seul à Nice, et si on obtenait que lui, Dudley, accompagnât Lady Elmire en Angleterre. Elle pourrait s'y retirer dans le Cumberland jusqu'au moment critique, et il se faisait fort de trouver alors tous les moyens nécessaires à l'évènement, de manière à ce que le secret fût toujours gardé et sa réputation à l'abri. Tancrède crut lui devoir la plus vive reconnaissance, et, comme il jouissait déjà d'un revenu considérable, il parvint à lui faire accepter une somme assez forte pour subvenir aux frais que cet arrangement pourrait occasionner.

A la grande joie des jeunes époux et de leur perfide confident, le Comte consentit enfin à retourner à Nice et à envoyer sa fille en An-

gleterre sous la conduite de son cousin. Il desirait qu'elle passât l'hyver chez une Dame de sa connaissance, avec qui il était assez intimément lié pour lui faire cette demande sans indiscrétion. Par l'avis de Dudley Lady Elmire n'éleva aucune difficulté. Il se chargea, pourvu qu'on voulût se soumettre entièrement à ses avis, de faire réussir le plan qu'il avait proposé.

Ils ne voyaient point d'autres moyens. Ils consentirent donc à tout ce qu'il voulut, déterminés secrètement, s'ils ne pouvaient obtenir de leurs pères de sanctionner leur union, à se retirer dans quelque lieu retiré d'où ils pourraient entâmer une négociation. Ils espéraient, qu'alors leurs parens ne

voudraient pas réduire au désespoir des enfans uniques. Enfin le Comte partit pour Nice, Dudley et sa cousine pour Londres, et le Prince pour Bruxelles, où était alors son régiment. Toutes ses lettres à son épouse devaient arriver sous le couvert de leur ami commun.

Ce fut, le cœur navré, que Tancrède et son épouse se dirent un éternel adieu, car ils ne devaient plus se revoir. Mais suivons le cours des événemens.... Heureusement, pensa Lady Elmire, quoique son intrigant cousin eût déjà conçu un plan pour parvenir au même but, la Dame à qui son père l'avait recommandée, avait dû suivre une proche parente à Lisbonne, huit jours avant leur

arrivée à Londres. Ils crurent donc peu convenable de s'établir à l'Hôtel de Clarancourt, et Lady Elmire partit pour Wirksworth avec son cousin et sa fidelle Liégeoise. Elle écrivit de là au Comte, en l'assurant qu'elle préférait vivre retirée en son absence, et que, s'il voulait le permettre, elle resterait dans le Cumberland jusqu'au printems, où elle irait le rejoindre à Londres. Elle lui faisait entendre qu'elle chercherait une espèce de Dame de compagnie pour l'accompagner dans les visites qu'elle pourrait faire dans le voisinage.

La réponse du Comte approuva tout ce qu'elle demandait, mais sa joie fut de peu de durée. La poste suivante apporta à son cou-

sin une lettre du valet-de-chambre du Prince Tancrède, contenant la triste nouvelle que son maître avait été tué dans un duel par un Officier de son régiment. Il rendait compte du sujet de la querelle. C'était par les ordres du Prince qu'il prenait la liberté de lui écrire. Deux lettres incluses étaient jointes à cette lettre. Le Prince les avait écrites en cas d'événement funeste. L'une était pour son épouse, l'autre pour son ami. Il leur recommandait fortement de faire connaître leur mariage à son père, s'il devait succomber dans cette affaire.

Aucun évènement ne pouvait plaire autant à l'envieux Dudley. Cependant, il sut masquer sa joie et témoigna la tristesse la plus na-

turelle en apprenant à la veuve ces tristes nouvelles. Il désapprouva entièrement l'idée de découvrir le mariage avant la naissance de l'enfant. En effet, ce serait alors son devoir ; mais, puisque le Prince Tancrède avait cru devoir le cacher jusqu'au tombeau, il ne convenait pas à une femme de son rang de se mettre à la merci du fier Allemand. Il laissa à entendre qu'une querelle pourrait en résulter entre les deux pères, que le Comte devait être au moins consulté avant de rien entreprendre. Il promit de se charger de cette ouverture et d'employer des raisons assez fortes pour engager le Comte à déclarer lui-même le mariage ; ce qui aurait, elle devait en convenir, plus de poids auprès du

du Prince que ce qu'elle pourrait écrire.

La veuve, inconsolable, se soumit à un avis qu'elle croyait raisonnable. Après la perte de son époux, elle ne mettait aucun prix à faire reconnaître son mariage ; mais elle était résolue, aussi-tôt après ses couches, à soutenir les droits de son enfant.

Dudley convint qu'elle ne pouvait s'en dispenser. Il lui conseilla même pour cela de ne pas se livrer à un désespoir qui serait funeste à cet enfant ; mais il insista toujours sur le secret pour le moment présent. En effet, il ne craignait rien autant pour ses vues futures d'ambition que la publicité de cette grossesse. Elle continua sa correspondance avec le Comte sans

en parler. Elle recevait peu de monde, sortait encore moins, et il lui fut facile d'échapper aux remarques du voisinage. Les domestiques ne s'en apperçurent pas davantage. La Liégeoise la servait seule dans sa chambre ; et, sous prétexte de sa mauvaise santé, elle la quittait rarement. Dudley n'avait pas cependant l'intention qu'elle restât à Wirksworth pour accoucher, quoiqu'il voulût que le Comte ignorât qu'elle l'eût quitté. Comme le terme approchait, il fit remarquer aux anciens domestiques que la santé de sa cousine était fort mauvaise, et qu'il desirait obtenir d'elle de passer un mois incognitò aux eaux chaudes, avant le retour du Comte en Angleterre qui, si il la savait à Bris-

tol, quitterait sûrement Nice pour l'y rejoindre, au hasard d'avoir lui-même une rechûte qui pourrait lui être fatale. Il était donc essentiel qu'il crût Lady Elmire toujours à Wirksworth, d'où elle continuerait à dater ses lettres pour éviter de lui donner de l'inquiétude.

Chacun fut de son avis et donna sa parole de protéger une tromperie si innocente. Ayant ainsi tout préparé pour le départ de Wirksworth, il ne resta plus qu'à lui trouver un asyle sûr près de Londres. Il partit dans cette vue, après lui avoir bien recommandé d'avoir du courage, et après avoir mis la Liégeoise assez dans son intérêt pour être sûr qu'elle seconderait toutes ses vues.

CHAPITRE V.

Il fut aisé de trouver dans le voisinage de Londres une maison meublée, dans un quartier assez retiré pour convenir aux vues de Dudley. Il s'assura, pour le gros ouvrage, d'une servante aussi bornée qu'il pouvait le desirer; mais le plus essentiel était de rencontrer une sage-femme qu'il pût faire entrer dans ses vues. L'amour du gain qui a tant de puissance sur beaucoup de caractères, engagea une de ces femmes à être en quelque sorte son complice. Cependant, il ne la mit pas entièrement dans la confidence du tort qu'il voulait faire à l'enfant. Il ne vou-

lait, lui dit-il, que sauver la réputation de la mère dont il ne lui fit point connaître le rang. Il ne dit pas que sa cousine était mariée, mais qu'elle voulait faire croire que la mort subite d'un mari l'obligeait à en faire un secret à ses parens ; que la vérité était qu'elle avait été séduite par un mauvais sujet qui refusait à présent de l'épouser ; qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer, et qu'étant son plus proche parent, il desirait mettre sa réputation à couvert.

Enfin son histoire était plausible. Elle lui dit que pareille chose arrivait tous les jours, que ce n'était pas la première de ce genre dont elle eût été chargée et qu'il pouvait compter sur sa discrétion et son intelligence ; mais qu'il fallait

savoir ce qu'on ferait de l'enfant. — Il croyait, répondit-il, que le plus sûr était de l'exposer, quoiqu'il ne voulût certainement pas s'en défaire ; qu'il desirait même qu'on pût trouver un moyen de le reconnaître, en cas que le père se décidât un jour à lui rendre justice; mais qu'il croyait nécessaire de persuader à la mère qu'il était mort en naissant ; que, si elle avait connaissance de son existence, elle se trahirait sûrement elle-même et rendrait inutile tous les soins qu'on avait pris pour sauver sa réputation.

La sage-femme fut entièrement de son avis que tout se découvrait toujours par l'imprudence des mères. Elle croyait donc, s'il l'approuvait, que l'enfant ne pouvait être porté trop loin. Elle offrit de

le porter dans le Somerset qui était son pays, et de l'y exposer à la porte d'un vieux garçon assez riche pour s'en charger. En tout cas les Officiers de la Paroisse en auraient soin. Elle prendrait ses précautions pour qu'on ne pût pas la soupçonner. Par ce moyen, l'enfant avait l'espoir d''être bien élevé, et si, par hasard, on le remettait à la Paroisse, il ne serait pas plus mal que mille autres à qui cela était arrivé et qui n'en avaient pas moins fait leur chemin dans le monde. Mais Monsieur devait sentir qu'elle ne pouvait pas se charger de tout cela, sans avoir encore quelqu'un dans la confidence.--J'y ai déjà pourvu, reprit Dudley : ma cousine a une femme-de-chambre de la fidélité de laquelle je me suis assuré ; et il

lui fit entendre qu'elle était dans la même position que sa maîtresse.

Cela divertit beaucoup la sage-femme qui se promit un double profit, et qui ne douta plus du succès de cette affaire. En conséquence de toutes ces mesures, la jeune veuve fut installée dans sa nouvelle habitation, et Dudley lui présenta la femme dont il s'était assuré. La Liégeoise entra dans toutes les mesures qu'on jugeait nécessaires. Sidney Dudley était presque toujours dans la maison. Catherine la Liégeoise, le fit avertir au moment des premières douleurs ; et, peu d'heures après, la sage-femme et Catherine annoncèrent à la mère que son enfant était mort en venant au monde, quoiqu'elle l'eût entendu crier.

Elles l'assurèrent que son imagination seule avait pu le lui faire croire, et refusèrent de le lui montrer, en disant que la vue de cet enfant mort mettrait sa vie en danger.

Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que c'était notre héros. Cet enfant qu'on supposait mort était un très-beau garçon. Aussi-tôt après sa naissance, la sage-femme feignit d'être appellée pour une autre couche. Elle partit pour Sutton dans le Somerset, en prenant la poste jusqu'à Bath, d'où, à nuit clause, elle porta l'enfant à pied à Sutton. Après l'y avoir déposé à la porte de M. Snégo, elle revint, aussi promptement qu'elle était venue, rejondre la mère, qui n'avait aucun soupçon, et elle reçut

de M. Dudley la récompense promise. Il la loua beaucoup de sa diligence et lui promit de la protéger auprès de ses connaissances, s'il s'en trouvait quelqu'une dans le même cas.

Au bout d'un mois, Lady Elmire retourna à Wirksworth, avec son cousin et la Liégeoise. Dudley était fier de sa réussite, il se croyait bien sûr, que la sage-femme ne connaissait, ni son nom, ni celui de sa cousine ; qu'ainsi il ne pouvait jamais en avoir rien à craindre. Il résolut de renvoyer, le plus promptement possible, la Liégeoise dans son pays, de peur que quelques remords ne l'engageassent à tout découvrir à sa maîtresse. Cependant sa tranquillité fut vivement troublée en recevant,

presqu'aussi-tôt après son retour à Wirksworth, une lettre du Prince de Zulenstein, conçue en ces termes.

MONSIEUR,

« Mon malheureux neveu, le Prince Tancrède de Nassau, avant le duel qui a terminé ses jours, m'écrivit qu'il avait épousé secrètement votre cousine Lady Elmire Dudley. Il m'instruisait qu'elle était grosse et qu'il lui avait écrit, en même tems qu'à moi, que, s'il devait perdre la vie, il desirait qu'elle fît connaitre son mariage et sa situation. Il me mandait aussi que vous étiez dans sa confidence.

Depuis cette triste lettre, j'attendais chaque jour que sa veuve se conformerait à sa volonté; je

croyais qu'elle ferait connaître la naissance d'un enfant qui avait droit à un héritage considérable et qui auraitpu consoler mon malheureux frère d'une perte aussi douloureuse qui, peut-être entraînera la sienne. J'ai été tenté de lui remettre la lettre que mon neveu a écrite pour lui avant sa mort ; mais Lady Elmire ; ou , peut-être devrais-je dire, la princesse de Nassau se conduit avec tant de négligence pour l'intérêt de son enfant, que j'ai cru devoir vous en parler avant d'instruire mon frère du mariage de son fils. Veuillez donc me répondre sur-le-champ ; et m'informer des intentions de la veuve du Prince Tancrède relativement aux ordres formels de son époux mou-

rant, ou je serai obligé de m'adresser au Comte de Clarancourt pour l'explication de ce mystère.

Je suis, Monsieur,

Votre très-obéissant, etc.

ZULENSTEIN.

Cette lettre était d'une nature trop sérieuse pour rester sans réponse. Cependant, il ne voulut pas en donner l'inquiétude à sa cousine, il prit sur lui d'y répondre sans lui en parler. . . . Il commença par exprimer tous ses regrets de la mort du Prince Tancrède, L'intention de la veuve était d'obéir aux ordres de son époux, en s'adressant au Prince de Nassau par le moyen de son père; mais la nouvelle de la mort du Prince Tancrède, malgré tous les soins

qu'il avait pu prendre, l'avait tellement affectée qu'elle était accouchée avant terme et que l'enfant était mort ; que, depuis son rétablissement, la crainte de la colère de son père, la perte de son enfant, l'avaient décidée à ne jamais avouer ce qu'elle nommait son fatal mariage ; que sa santé avait été depuis dans un si mauvais état, qu'il n'avait pas osé la presser de se conformer aux dernières volontés de son époux. Il ne voyait même point à quoi pourrait servir maintenant cette publicité, et il pensait comme elle qu'une union aussi malheureuse devait rester un secret ; que si le Prince n'était pas dans les mêmes sentimens, il le priait de lui faire connaître ses intentions avant qu'il en instruisit le

Comte de Clarancourt, que cette communication pourrait irriter. Il craignait en outre que ce dernier ne se portât à quelque mesure violente contre sa fille, et que son ressentiment ne retombât sur lui-même, quoiqu'il n'eût été instruit qu'après le mariage. Il finissait par des vœux sincères pour le rétablissement du Prince de Nassau.

Peu de tems après, à sa grande joie, il reçut une réponse du Prince de Zulenstein qui partageait son opinion ; que vu la manière dont les choses avaient tournées, il était inutile que le mariage de son neveu fût rendu public. Il plaignait de tout son cœur la jeune veuve et ne voulait pas l'exposer à la colère de son père. Il la priait de le

regarder toujours comme son ami, si elle était jamais dans le cas d'avoir besoin de lui.

Cette lettre tranquillisa Dudley qui ne s'occupa plus qu'à se débarrasser de la Liégeoise dont la taille qui grossissait tous les jours, pouvait trahir leur secret. En conséquence, elle reçut une lettre d'une tante que les médecins avaient condamnée, pour retourner dans son pays. Lady Elmire se sépara d'elle à regret, mais elle ne voulut pas lui conseiller de mécontenter sa tante; et, comme le moment du retour du Comte approchait, elle retourna à Londres avec sa compagne allemande. Il lui fut aisé de trouver à la remplacer, et Catherine partit pour Liège, sans que sa maîtresse eût pu deviner la cause de son départ.

CHAPITRE VI.

Le Comte de Clarancourt arriva peu de jours après. Dudley avait trouvé le moyen de persuader à sa cousine qu'il serait de la plus haute folie de faire connaître son mariage, qu'il pourrait s'en suivre une affaire entre son père et le Prince de Nassau, que cela ne pouvait d'ailleurs lui procurer aucun avantage. Ce fut donc comme Lady Elmire Dudley que son père l'embrassa. Il était beaucoup mieux que lorsqu'il avait quitté Spa, mais il trouva que l'air natal n'avait point fait à sa fille le bien qu'il avait espéré. Elle lui parut pâle et maigrie. Il ne voulut pas faire

ces remarques devant elle, mais il communiqua ses craintes à son neveu qui eut l'air de les partager et qui riait intérieurement en le voyant si complètement sa dupe. Il lui fallait encore parvenir à obtenir la main de sa cousine; par-là il assurait le titre à ses enfans ; cependant il ne desirait pas qu'un fils vînt le lui enlever, et, s'il desirait des enfans de Lady Dudley, il préférait que ce ne fussent que des filles.

Il fallait d'abord avoir le consentement du père ; une fois obtenu, il savait bien que la fille était trop dans sa dépendance pour le lui refuser. Il employa auprès du Lord son adresse ordinaire, et en obtint tout ce qu'il desirait, quoique le Comte lui déclara qu'il ne

forcerait pas la volonté de sa fille. Il fit donc le siège en forme du cœur de la jeune veuve que, toutefois, il ne trouva pas aussi facile qu'il l'avait desiré. Il fit valoir son amour et ses services. Si elle n'eût dépendu que d'elle, elle aurait refusé un second engagement ; mais, n'ayant jamais témoigné de répugnance pour ce mariage, elle n'osa pas résister aux desirs de son père. Elle avait encore de Dudley une bien meilleure opinion qu'il ne méritait, et elle écoutait assez tranquillement toutes ses protestations d'amour. Lui, comme un Prothée, prenait toutes les formes qu'il croyait pouvoir lui être utiles, et sa parente abusée, consentit enfin à le récompenser des services qu'elle croyait en avoir reçus.

Peu de tems suffit à cette malheureuse victime de sa trahison pour voir qu'en lui donnant la main, elle n'avait point fait son propre bonheur. Comme il n'avait plus besoin de se contraïndre, il lui reprochait sans cesse ses regrets de Tancrède. Il ne craignait point de la rendre malheureuse, puisque, si elle mourrait sans enfans, il héritait du titre qu'il desirait avec tant de passion. Il s'apperçut avec chagrin qu'elle était prête à le rendre père. Sa santé était cependant fort mauvaise, et il se flattait bien qu'elle ne survivrait point à ses couches, mais à quoi lui servirait sa mort si elle laissait un garçon ?

Il eut plus d'une fois la pensée de s'adresser encore à son ancienne

amie, la première sage-femme, mais il n'osa s'y exposer ; c'était se faire connaître d'elle, et elle pourrait parler à Elmire de son premier enfant. Enfin, à sa grande satisfaction, Lady Elmire accoucha d'une fille qui, dès le moment de sa naissance devint l'objet de sa haine, la plus grande partie du bien du grand-père lui étant assuré par le contrat de mariage de sa mère. Dudley se consola par l'espoir de la mort de sa malheureuse épouse qui ne survécut pas long-tems à sa seconde couche ; et, ce qui lui donna encore plus de joie, son beau-père mourut de chagrin de la mort de sa fille. Celui-ci n'étant point détrompé sur le compte de son neveu, lui laissa tout ce qui n'avait pas été assuré par le contrat de mariage de Lady Elmire.

Sidney Dudley devint ainsi Pair de la Grande-Bretagne, tandis que celui à qui le titre devait revenir, bravait les injures de l'air et souffrait de la soif et de la faim dans l'humble chaumière de la veuve Stany. Il ne pensait plus à lui, ne savait pas même s'il existait et n'avait pas revu depuis la sage-femme qu'il triomphait de n'avoir pas mis davantage dans son secret.

Nous avons déjà rendu compte de son mariage avec Mistriss Stanley, de ses plans pour Idamia Forester dont il espérait que la fortune dédommagerait son fils de celle que feue Lady Clarancourt avait assurée à sa fille. Cependant son projet n'était pas de l'en laisser jouir, s'il le pouvait, il avait résolu, probablement par esprit

de pénitence, de la consacrer à Dieu. Il avait, comme nous l'avons dit, chargé madame Dupré de son éducation et de celle de sa pupille, et les tenait renfermées à Wirksworth ; tout jusques-là lui avait réussi suivant ses desirs, il devait donc être parfaitement heureux, c'est cependant ce qui ne fut pas. Il avait d'abord été trompé dans la fortune qu'il espérait de sa seconde femme. La crainte, ou le pressentiment que son infâme conduite envers l'héritier du Prince de Nassau pourrait un jour être connue, aigrissait son humeur et troublait toutes ses jouissances. Il voulait bien se persuader qu'il n'avait rien à craindre, l'enfant était peut-être mort, la sage-femme ne savait point de qui il était fils,

Catherine ignorait où il avait été porté, il n'y avait aucune correspondance entre elles. L'une demeurait à Knightsbrigge, l'autre dans l'Evêché de Liège où elle tenait une boutique de mercerie.

A son retour d'Angleterre, elle s'était donnée comme veuve d'un Anglais, attaché au service d'un homme de la plus grande distinction, qui avait été malheureusement tué d'une chûte de cheval peu après son mariage. Il l'avait cependant laissée assez à son aise pour desirer de retourner dans son pays qu'elle préférait à l'Angleterre : et, comme elle avait des fonds suffisans pour former un établissement, elle fut bien reçue par ses parens et par ses anciens amis.

Une

Une fille fut le fruit de sa liaison avec M. Dudley. Elle fut élevée sous le nom supposé que la mère avait pris à son retour, et son père avait promis de pourvoir à son établissement. Catherine, jusqu'à ce qu'elle se mariât, lui avait écrit trois ou quatre fois par an. Il lui répondait quand il avait le tems, et lui envoyait ordinairement quelqu'argent pour leur fille. Elle crut devoir le consulter pour le mariage qui s'offrait pour elle-même; il l'approuva fort et lui envoya un billet de cinquante livres sterlings pour leur fille, en lui faisant sentir qu'il serait de la plus grande imprudence pour elle de continuer leur correspondance; que, s'il pouvait en trouver l'occasion, il tâcherait de la voir ainsi

que leur jeune enfant à qui il promettait quelques cents livres sterlings pour son établissement.

La mère qui n'était pas une sotte, jugea qu'il pouvait avoir raison, et, pendant sept ans, la correspondance fut interrompue. Le Comte commençait même déjà à se flatter qu'elle avait oubliée ses promesses, une année succédait à l'autre sans que sa tranquillité fût troublée ; et ses craintes commençaient à s'évanouir, lorsque quatre ans et demi avant qu'il crût devoir chercher une retraite en Suisse, il reçut une lettre de madame Buffin, (c'était le nom que Catherine avait signé) qui l'informait qu'elle avait perdu son mari qui lui avait laissé plusieurs enfans. Elle avait éprouvée des malheurs dans son com-

merce , elle se trouvait fort à l'étroit et elle ne connaissait pas d'ami qui pût, mieux que lui, venir à son secours. Elle s'y adressait donc avec confiance, et elle ne doutait pas qu'il ne la mît en état de payer les créanciers de son mari qui la poursuivaient sans pitié. Elle lui rappellait aussi ses anciennes promesses pour leur fille. Elle lui disait qu'elle pouvait la bien établir, si il lui envoyait cinquante livres sterlings, et que cent pour elle suffiraient pour la remettre sur pied et en état d'élever sa nouvelle petite famille.

Une demande, aussi inattendue, déplut au Comte autant qu'elle l'étonna. Les dix mille livres de rente qu'il avait hérité de son beau-père, les quinze cent de son patri-

moine ne pouvaient suffire à sa dépense, ayant comme nous l'avons dit, une grande ostentation. Après y avoir bien réfléchi, il crut devoir laisser la lettre de Catherine sans réponse ; se croyant sûr de n'avoir rien à craindre d'une femme qui était dans une position aussi gênée. Une seconde lettre suivit bientôt la première.

Son humeur en augmenta, mais il resta déterminé à ne point répondre à des demandes aussi exhorbitantes et qui commençaient à prendre le ton de la menace. Il se crut persécuté, lorsqu'une troisième lettre lui fut remise par un étranger proprement vêtu, au moment où il allait sortir. C'était la redite des mêmes griefs et une demande très-péremptoire d'une

dot pour leur fille qui, depuis quelque tems, était courtisée par le fils d'un bon marchaud qui n'attendait que l'effet de ses promesses pour la conduire à l'Autel. N'ayant point reçu de réponse à deux lettres précédentes, elle craignait, qu'elles ne lui fussent point parvenues. Elle avait en conséquence, confiée celle-ci à un jeune homme qui accompagnait un Seigneur Allemand, qui allait à Bath pour sa santé. Il lui avait promis, comme il devait passer par Londres, de remettre la lettre à Milord en main propre. Le jeune homme ajouta qu'il viendrait le lendemain chercher la réponse pour la faire partir avec les lettres de son Maître.

Cette démarche parut au Comte

le Comble de l'impudence. Il n'était pas plus disposé à satisfaire à cette demande qu'au moment, où il avait reçu la première lettre. Il jugeait que, s'il accordait ce qu'elle desirait de lui, cela lui servirait de base pour de nouvelles persécutions du même genre. S'il donnait sa réponse à cet homme insolent; il pourrait croire qu'il l'avait fait trembler; il jugea même que ce pouvait être leur plan, tandis qu'il ne croyait pas qu'en refusant cette impertinente requête, il pût y avoir aucun danger pour lui. Les lettres à Catherine étaient toutes sous un nom supposé et en termes fort vagues. Il ne croyait pas qu'elles pussent lui servir quand elle voudrait en faire usage. Sa pauvreté paraissait lui

être un garant assez sûr contre ce qu'elle pourrait entreprendre. Il voulait bien que sa fille fût avantageusement mariée, mais il ne prétendait pas faire pour son établissement un aussi grand sacrifice. Il l'avait promis en effet, mais il comptait que Catherine ne pourrait pas l'obliger facilement à tenir sa parole.

Il regardait qu'à moins du concours de la sage-femme, elle ne pouvait rien contre lui ; et, en supposant même qu'elles pûssent se réunir, qu'en résulterait-il ? Le père du Prince Tancrède avait depuis long-tems payé sa dette à la nature, le titre et les biens étaient retournés au Prince de Zulenstein son frère, Commandeur de l'ordre Teutonique. Probable-

ment, il ne serait pas très-empressé de perdre un si beau titre et la très-grande fortune qui y était attachée. Il ne pouvait douter qu'il ne fermât l'oreille à une histoire qui était si évidemment contre ses intérêts. Personne ne croirait jamais ce qu'ils pourraient débiter sur cette affaire. Il serait donc fou à lui de reconnaitre l'appel que Catherine ferait à sa générosité. Pour s'assurer encore davantage de ce qu'il avait à craindre, il passa dans la soirée chez la sage-femme ; elle avait quittée son ancienne demeure, et personne du voisinage ne put la lui indiquer.

Il revint parfaitement content, convaincu que Catherine ne serait pas plus heureuse que lui, et il se décida à refuser sa demande.

En conséquence, quand, le l'endemain matin, le jeune homme qui lui avait remis la lettre fut introduitdans son cabinet, il le reçut avec sa hauteur ordinaire, et lui demanda qui il était et ce qu'il lui voulait? Le Flamand refusa de répondre à la première demande, et lui dit seulement que la lettre de madame Buffin qu'il lui avait remise devait l'instruire du sujet de sa visite, qu'il venait en chercher la réponse.

— Je me souviens, en effet, que vous m'avez remis une lettre qui est une espèce de pétition, mais je ne peut accorder la demande de madame Buffin que je ne connais point. Je n'ai donc pas, mon ami, de réponse à vous donner. -- Cela me paraît fort extraor-

dinaire, Milord : depuis quelques années, je vis dans l'intimité de madame Buffin, et j'ai de la peine à croire qu'elle m'ait chargé d'un message aussi inutile auprès d'une personne de votre importance. — Je ne doute pas, mon ami, de vos liaisons avec celle qui vous a chargé de cette lettre, reprit le Lord d'un ton ironique : je dis seulement que je n'ai pas le même avantage, et qu'elle c'est sûrement trompée.

Le Flamand se retira très-mécontent et écrivit sur-le-champ à Catherine le peu de succès de son ambassade, lui reprochant de l'avoir engagé à porter une lettre à quelqu'un qu'elle ne connaissait point, qu'elle aurait pu choisir un autre messager pour se charger

d'une telle commission. Catherine n'avait point exagéré sa position. Ce qu'elle avait dit de sa fille était vrai ; elle avait dû croire que le Lord Clarancourt était en état de faire ce sacrifice à son établissement. Se voir trompée dans son attente, exposée au mépris de ses amis, était plus qu'elle ne pouvait supporter, en songeant combien le Comte était dans sa dépendance. En conséquence, poste pour poste, une quatrième lettre fut adressée au Lord avec la promesse que si, à son reçu, il ne lui envoyait point les six cent livres qu'elle demandait, elle ferait connaitre à quel titre il devait sa fortune actuelle.

Jamais le Comte n'avait été poussé d'aussi près. Il crut cependant plus prudent de ne rien chan-

ger à sa conduite , convaincu que Catherine pouvait lui faire aucun mal. Si elle venait en Angleterre, si elle y était trop incommode , il comptait avoir le crédit de la faire enfermer pour cause de folie. Il laissa donc cette lettre sans réponse comme les premières , et , par-là donna naissance au procès dont nous avons vu l'issue.

CHAPITRE VII.

QUINZE jours s'étaient écoulés depuis la dernière lettre de Catherine. N'en recevant point de réponse, elle résolut de convaincre le fier Milord qu'il agissait imprudemment en la défiant. Elle était embarrassée des moyens qu'elle pouvait employer, mais sa rage était trop forte pour se laisser vaincre par les difficultés. Il fallait enlever à ce vil usurpateur ces honneurs auxquels il avait mis tant de prix.

Elle résolut d'abord de se concerter avec la sage-femme ; mais si elle n'existait plus, si elle avait quitté Knightsbrigge.....

Ses menaces avaient pu engager le Comte à éloigner cette femme, ou à l'engager au secret. Ses finances étaient en trop mauvais état pour passer par-dessus ces considérations. Elle ne pouvait cependant se résoudre à laisser jouir de son crime l'homme assez vil pour rejetter son propre enfant.

Pendant qu'elle adoptait et rejettait successivement les plans de conduite qu'elle devait tenir, elle rencontra par hasard le Prêtre qui avait marié à Spa Lady Elmire au Prince Tancrède. Il passait devant sa boutique et s'était arrêté pour examiner quelques dentelles qui étaient étalées à sa fenêtre. Elle se remit ses traits et se souvint sur-le-champ du lieu où elle l'avait connu. Regardant cette ren-

contre comme une faveur de la Providence pour la réussite de ses projets, elle sortit de sa boutique et le pria de vouloir bien y entrer quelques minutes; qu'elle avait à le consulter sur une affaire de la plus grande importance.

L'Ecclésiastique ne la reconnut pas du tout, cependant il lui accorda sa demande. Elle le fit entrer dans sa chambre, et, après lui avoir rappellé plusieurs circonstances du mariage qu'elle seule pouvait connaître, elle l'instruisit de toute la conduite du Lord et de la part qu'elle y avait eue; en un mot de tout ce qui s'était passé pendant son voyage en Angleterre, des motifs de son retour à Liège, du refus méprisant du Comte de remplir ses promesses

envers sa fille, quoiqu'elle les eût écrites de sa main. Elle finit par lui demander comment elle devait se conduire.

Fort étonné de cette étrange confidence, il lui répondit qu'elle devait sentir toute la bassesse de s'être prêtée aux vues intéressées de son séducteur qui avait eu une conduite si atroce avec sa cousine et son malheureux enfant; mais que, n'ayant point demandé le consentement des parens pour unir les deux amans, il lui conviendrait mal de se mêler de cette affaire; qu'il pourrait déplaire au Prince de Zulenstein, sans être utile au malheureux enfant de son neveu. Cependant, si on l'interrogeait sur ce mariage, il était prêt à en certifier la validité. La

première démarche qu'il pouvait conseiller était de s'adresser au Prince qui était le plus proche parent, et, si il voulait l'écouter, de l'instruire de tout ce qu'elle venait de lui raconter. Il devait cependant la prévenir que probablement, après un si long-tems, le Prince préférerait de ne pas ébruiter l'affaire ; que le jeune homme, s'il vivait encore, aurait peut-être été si mal élevé qu'il aurait peu d'envie de le reconnaître comme le fils de son neveu, qui aurait droit alors au titre dont il jouissait et au revenu qui y était attaché. Cependant, si elle n'était pas soutenue par ce Seigneur, elle ne pouvait raisonnablement espérer de dépouiller le Comte d'un rang dont il jouissait depuis si long-tems. Il

se dit fort pressé de se rendre à Bruxelles, où il lui donna son adresse. Il lui renouvella le conseil de s'adresser au Prince, et partit, en promettant de se rendre au premier ordre qu'il en recevrait.

Catherine résolut donc de suivre son conseil et s'abandonna à la Providence pour la protéger contre son indigne complice. Le lecteur connaît déjà le caractère aimable de celui qui était alors Prince de Nassau. Il n'aurait pas voulu que ses gens eussent renvoyé un pauvre sans secours, encore moins qu'on eût empêché de pénétrer jusqu'à lui quelqu'un qui disait y avoir affaire. Catherine à trente-huit ans avait encore de la beauté, elle était mise décemment et sa tournure prévenait en sa faveur.

Elle fut donc conduite sur-le-champ dans le cabinet du Prince.

Elle avait eu tout le tems d'arranger sa narration de la manière qui pouvait lui être le plus favorable. Au moment où elle apperçut le Prince, elle se jetta à ses pieds, en lui demandant la permission de lui raconter une histoire qui l'intéressait essentiellement. Elle lui dit que les remords du rôle qu'elle y avait joué, pesaient depuis long-tems sur sa conscience; que c'était par l'avis d'un digne Ecclésiastique qu'elle l'importunait en ce moment; que si elle avait su plutôt où le trouver, elle l'aurait instruit de ce qu'elle regardait comme son devoir de lui révéler.

Le vieux Seigneur fût un peu

étonné de cet exorde, il ne devinait pas où elle voulait en venir ; mais, sa curiosité étant fortement excitée, il la releva et lui promit d'écouter patiemment tout ce qu'elle avait à lui conter. Il espérait qu'elle serait sincère, mais il ne concevait pas le tort qu'elle avait pu lui faire.

Nous ne déciderons point si la vengeance ou le remords dominait dans le cœur de Catherine ; il suffit de dire qu'elle commença son histoire. Elle rejetta tout le crime sur le Lord Clarancourt, quoiqu'elle fût obligée, à son grand regret, de convenir qu'elle avait secondé ses vues coupables. Elle avait toujours supposé qu'il aurait soin de l'enfant qu'il avait exposé, mais sa conduite pour sa

fille devait lui faire croire qu'il l'avait de même entièrement abandonné ; et elle renouvella ses plaintes de l'avarice et de l'insensibilité de Milord.

Les lettres que le Prince avait reçues, lors de la mort de son neveu, lui rendaient cette histoire très-probable. Si la légitimité de cet enfant pouvait se prouver, il devait renoncer au titre de Prince de Nassau et aux biens qui en dépendaient. Cependant, il apprit avec le plus grand plaisir qu'il pauvait exister un héritier direct, et sa fortune particulière suffisait à son ambition. Depuis long-tems il voyait avec chagrin une branche éloignée appellée à son héritage, et le desir de rendre à ce malheureux orphelin les droits

dont il avait été dépouillé d'une manière si infâme, le rendit très-attentif au récit prolixe de Catherine.

Il la laissa finir sans l'interrompre, ne fit aucun commentaire sur sa conduite, quoiqu'il s'apperçut bien qu'elle n'agissait que par vengeance ; mais ce n'était pas le moment de récriminer le passé. Il se contenta de lui demander, si elle comptait pouvoir retrouver la sage-femme, en cas qu'elle fût encore en vie.

— Je n'en doute pas, Monsieur : avant de consulter M. Vanderman, mon projet était d'aller en Angleterre, pour la chercher, mais une nombreuse famille, des circonstances gênées, enfin l'avis de ce digne ecclésiastique m'ont

engagé à vous raconter toute cette histoire avant de rien entreprendre. — Vous avez bien fait, mais si je paie votre voyage, vous n'aurez plus d'objection à faire. Il faut, que je voie la sage-femme, avant d'ajouter une foi entière à tout ce que vous m'avez dit. — Je suis prêt à partir dès demain, Monsieur, aujourd'hui même, si vous voulez. Chaque moment me paraît un siècle, jusqu'à ce que je voie cet infâme Lord Clarancourt dépouillé d'un titre qu'il a si mal acquis.

Le Prince qui était aussi généreux que l'usurpateur des droits de son petit neveu l'était peu, ne pouvait concevoir comment un homme qui savait tout le mal que Catherine pouvait lui faire, avait

pu provoquer à ce point son ressentiment. Son refus de pourvoir sa fille ne le laissait pas douter de sa bassesse envers sa cousine et son malheureux enfant, il était convaincu, que les lettres qu'il avait écrites dans le tems n'étaient point parvenues à sa connaissance; cependant, il voulut se donner jusqu'au lendemain pour réfléchir. Il défendit à Catherine, si elle désirait sa protection, de sortir sans sa permission et de parler du sujet de son voyage dans la maison; et, après avoir ordonné qu'on en prit soin, il lui dit de se retirer.

Dès qu'il fut seul, il repassa dans son esprit toutes les circonstances qu'il venait d'apprendre. Elles cadraient si bien avec ce qu'il

qu'il savait déjà, qu'il résolut d'éclaircir cette affaire. Si on pouvait trouver la sage-femme avec la facilité que Catherine présumait, cela lui sauverait beaucoup d'embarras ; mais même, en ce cas, il devait prendre les plus grandes précautions pour la sûreté du jeune homme que le Comte sacrifierait sûrement pour conserver son titre, s'il croyait en avoir à craindre quelque chose.

Il fallait, avant tout, entendre la sage-femme et savoir si le jeune homme avait survécu à tout ce qu'il avait dû souffrir. Il espérait, que Dieu avait protégé cette brebis perdue, l'innocent sans secours a droit à sa protection. Si il n'existait plus, accuserait-il le Comte, c'est ce qu'il n'avait pas encore dé-

cidé. Si le Prince avait un défaut, c'était un excès de prudence ; c'est ce qui l'avait empêché de rendre public le mariage de son neveu, avant d'avoir consulté le seul ennemi qu'eût sa veuve. Sans le vouloir, il lui avait, par-là donné le moyen de soustraire le jeune héritier. Il comptait alors prendre la plus grande précaution pour n'être pas trompé par Catherine qu'il résolut de faire accompagner en Angleterre par un domestique de confiance. Ils devaient chercher d'abord la sage-femme dont le témoignage était nécessaire. Si on ne la trouvait point à Londres ni dans les environs, ils devaient aller jusqu'à son pays. Catherine se ressouvenant heureusement du nom de son village, qui était près

de Bath. Là, supposé qu'ils ne pûssent avoir aucune nouvelle de cette femme, ils pourraient du moins savoir ce qu'était devenu l'enfant qu'elle avait exposé à la porte d'un vieux garçon. Le Prince craignait que le témoignage de la sage-femme ne fût nécessaire pour le soutien des droits de son petit neveu; mais si elle n'existait plus, ou si on ne pouvait la retrouver et s'assurer que la victime de sa cupidité vivait encore; si l'enfant, exposé d'après le rapport de Catherine, ressemblait à son père, il voulait lui donner un état conforme à sa naissance. Il espérait même obtenir de l'Empereur de le réintégrer dans ses droits paternels.

Le lendemain, Catherine partit

donc de Vienne avec un vieil Allemand qui avait reçu du Prince toutes les instructions sur la manière de se conduire pour obtenir les renseignemens demandés. Elle écrivit à la sœur de son mari qu'elle partait pour l'Angleterre; elle l'informait des bontés du Prince et la priait, de concert avec sa fille aînée, d'avoir soin de sa boutique et de sa famille, pendant qu'elle allait rechercher des parens de son premier mari et de qui elle avait beaucoup à attendre.

Elle justifiait ainsi une longue absence, et elle continua son voyage en jouissant d'avance de la chûte de Milord. Le Prince lui avait absolument défendu de le voir ni de lui écrire, en lui déclarant que, si elle enfreignait

ses ordres, il se croirait autorisé à la faire enfermer pour la punir de sa trahison envers sa maîtresse et son enfant. Le confident du Prince était chargé de ne pas la perdre de vue, et, s'ils trouvaient la personne qu'ils allaient chercher, de tâcher de l'engager, par une offre considérable, à venir en Allemagne.

Catherine comptait aussi retrouver la maison où sa maîtresse était accouchée, peut-être la servante qui avait servi en cette occasion; mais tout cela n'était que des moyens secondaires.

Nous avons déjà informé notre lecteur que madame White la sage-femme avait quitté Knightsbrigge. Le Comte n'avait pu découvrir ce qu'elle était devenue. Il était si

disposé à croire ce qu'il desirait, qu'il ne fît pas les recherches aussi exactes que son intérêt l'exigeait. Catherine reçut d'abord de son hôtesse la même réponse que le Lord. — Mais n'a-t-elle ni parens, ni amis qui puissent lui faire passer une lettre, demanda l'inquiète Liégeoise ? J'ai des nouvelles à lui apprendre qui l'intéressent au point que je donnerais volontiers une guinée à la personne qui pourrait m'indiquer sa demeure.

Cette insinuation eut l'effet desiré. La maîtresse de la maison lui assura qu'elle vivait encore il y avait un mois, une de ses filles l'ayant rencontrée à Petty-France; qu'à dire vrai, elles s'étaient assez mal quittées, et qu'elle ne se croyait pas dès-lors obligée de donner son

adresse aux personnes qui venaient la chercher pour son état ; que, de chez elle, elle avait été loger chez une vieille femme près la porte de Buckingham, qu'elle y demeurait encore ou qu'on saurait sûrement là où la trouver.

Après lui avoir donné la récompense promise, la Liégeoise courut chez la vieille femme en question qui l'envoya à Chelsea où, après quelques recherches, elle trouva Mistriss White dans une maison à elle appartenante, ce qui leur fit craindre à tous deux que le Comte ne l'eût mis dans ses intérêts. Ils pensèrent qu'il fallait agir avec beaucoup de prudence, mais que, s'ils pouvaient obtenir son aveu, cela leur suffirait.

Catherine, lorsqu'elle se fût fait

connaître, fut très-bien reçue de madame White qui n'avait point revu le Lord Clarancourt depuis qu'il s'étaient quittés. La Liégeoise présenta son compagnon comme le frère de sa mère qui, à sa demande, l'avait amenée en Angleterre où il venait pour des affaires. La sage-femme ne parlait point cependant de celui qu'elle savait bien avoir été son amant, jusqu'à ce que Catherine lui dit : — Je vous remercie de votre discrétion, ma vieille amie, mais je n'ai pas de secrets pour mon oncle, il connaît toutes les folies de ma jeunesse. Vous savez que je retournai dans mon pays pour accoucher. Pouvez-vous, je vous prie, me donner des nouvelles de mon premier amant ? Ce n'est pas que

je veuille le voir, car mon oncle me l'a fait promettre avant de partir.

La réponse très-simple de la sage-femme leur prouva qu'elle n'avait pas le moindre soupçon de l'objet de leur voyage et de la visite qu'ils lui faisaient. Elle lui dit qu'elle n'avait eu aucune nouvelle de la personne dont elle voulait parler, depuis qu'ils s'étaient quittés, elle leur fit aussi quelques questions, et de questions en questions, Catherine en vint à lui demander si le fils de Lady Elmire était mort, ou vivant ?

Mistriss White fut très-étonnée et ne savait que répondre, lorsque Catherine continua en disant : — Que signifie ce mystere à présent? J'ai dit plus de cent fois à mon

oncle comment tout cela s'était passé. Je ne peux m'empêcher de rire en songeant que nous avons pu persuader à Miladi que son enfant était mort, quoiqu'elle l'eût entendu crier. Convenez, mon oncle, que nous méritions bien d'être crues.

L'Allemand, interpellé, joua son rôle à ravir, il rit de la manière la plus naturelle. Alors Mistriss White leur dit que l'enfant était devenu un fort beau jeune homme, quoique le vieux garçon eût refusé de s'en charger et qu'il eût été remis à la Paroisse; qu'elle l'avait vu de ses yeux trois mois auparavant, en allant recueillir un petit héritage dans son pays. La Paroisse l'a mis en apprentissage, ainsi je ne crois pas que M. Dudley

ait rien fait pour lui, ni que ses parens s'en soyent inquiétés, quoiqu'il ne soit pas dans le cas de leur faire honte, car je ne connais pas un plus beau garçon dans le Somerset. Le fermier chez qui il est a trouvé un trésor, et il est un très-bon musicien, on voit qu'il est né de bonne race. Vous jugez bien cependant que je n'ai pas dit que je le connûsse. Il est la coqueluche de toutes les filles, et à toutes les contre-danses c'est William qui mène. Enfin, il est l'admiration de tout le village, et c'est une honte à votre ami de ne pas s'occuper de lui, je le lui dirais, si je le rencontrais. — Vous ne savez pas, dit Catherine en riant, qu'il est à présent Comte de Clarancourt. -- Non, en vérité ; c'est encore plus hon-

teux pour lui de négliger l'enfant de sa cousine, mais qu'est-elle devenue ?

Catherine alors ne craignit plus de lui conter tout ce qui s'était passé, qu'il avait refusé de secourir sa propre fille, qu'on ne pouvait donc être étonné qu'il eût abandonné l'enfant, du titre et de la fortune duquel il s'était emparé.

Mistriss White, qui n'avait véritablement aucune connaissance du tort qu'elle avait fait à cet enfant en l'exposant, déclara que, si elle avait été plus instruite, lui eût-on donné mille guinées pour une qu'elle avait reçue, elle n'y eût jamais consenti ; que le Comte méritait d'être pendu, et qu'elle s'étonnait que Catherine eût pu

mettre quelque confiance dans les paroles d'un aussi grand coquin, puisqu'elle le connaissait. Enfin, Mistriss White consentit au voyage de Vienne, assurant qu'elle désirait réparer le mal qu'elle avait fait, mais décidée sur-tout par les promesses de l'agent du Prince, et bien convaincue que le faux Lord Clarancourt la payerait moins pour cacher la vérité, qu'elle ne recevrait du Prince pour la dire. La faible récompense qu'elle avait reçue, sa conduite avec sa fille et Catherine ne lui laissaient sur cela aucun doute. Le messager du Prince ne les quitta pas de vue jusqu'au moment où elles furent hors de l'Angleterre, et elles étaient arrivées à Vienne sans que le Comte eut le moindre soupçon de ce que

la vindicative Catherine tramait contre lui. Il se réjouissait au contraire d'en être débarrassée, et était plus déterminé que jamais à ne pas donner d'armes contre lui en envoyant de l'argent.

Le Prince fut enchanté d'avoir retrouvé l'enfant du neveu qu'il avait tant aimé. Il n'hésita pas sur les mesures qu'il devait prendre. Il desira cependant en instruire son souverain et demanda à l'Empereur une audience qu'il obtint facilement. Il intéressa Joseph Second dans cette cause, et l'estime de l'Empereur pour le Prince de Zulenstein, en augmenta encore. Il promit de protéger le jeune homme, dont il avait aimé le père, et il conseilla au Prince d'attaquer le Comte de Claran-

court ; avant qu'il put présager la tempête qui le menaçait. Le Prince informa l'Empereur de son projet de passer en Angleterre incognitò pour chercher ce malheureux enfant. Qu'il comptait le laisser quelque tems encore dans l'ignorance de sa naissance, de peur que la vanité, si naturelle à cet âge, ne lui fit divulguer son secret. Il desirait aussi, avant de le présenter à son Souverain, lui donner un peu d'éducation. Il comptait le mettre au moins pendant un an dans les mains du curé de Martigni qui avait élevé son malheureux père, et qu'avec les soins de son frère qui était Procureur du Mont-Saint-Bernard, ils pourraient lui donner au moins une teinture des connaissances qu'il

devait avoir, et être plus à l'abri de toute entreprise de la part du Lord Clarancourt que dans le Valais.

L'Empereur approuva toutes ces mesures. En conséquence, le Prince établit ses deux témoins de la naissance de son neveu dans la maison d'un de ses vieux serviteurs. Il permit à madame Buffin d'y faire venir ses enfans ; il partit pour l'Angleterre avec un de ses amis et arriva à Sutton où nous l'avons conduit chez le fermier Willington.

Nous avons déjà raconté ce qui s'y passa. Le Prince fut frappé de la ressemblance de William avec son neveu. Il fut encore plus satisfait de voir qu'il avait hérité de ses heureuses dispositions, et

qu'il ne fallait qu'un peu de culture pour le mettre au niveau du rang qui lui était destiné.

Pendant leur court séjour à Londres, le Prince consulta l'affaire sous des noms supposés, et les gens de loi les plus distingués furent tous d'avis que le succès n'en était pas douteux. Il ne voulut pas cependant l'entreprendre sur-le-champ et partit pour le Valais avec son protégé que le bon Curé reçut avec toute la tendresse d'un père.

Puisque nous sommes arrivés au moment où notre héros avait interrompu son histoire, lorsqu'il la raconta à l'Abbaye, nous croyons devoir lui laisser le soin de la continuer lui même.

CHAPITRE VIII.

Je ne peux vous dire, ma chère amie, quelle fût l'opinion intérieure du bon Curé lorsque le Prince lui présenta le grossier jeune homme dont il le chargeait, mais, quand j'eusse été son propre fils, il ne m'aurait pas reçu avec plus d'affection. Heureusement pensai-je alors, il parlait fort bon anglais, car j'avais peu d'espoir d'entendre, encore moins de parler un autre langage, n'ayant aucune idée de ce qu'on peut par une sérieuse application.

Le Prince que je ne connaissais alors que comme Comte de Stein,

me dit tout ce qui pouvait me donner une grande idée de mon instituteur, et me flatta de pouvoir réussir suivant ses desirs, si je voulais être attentif aux instructions de ce digne homme.

Je promis tout ce qu'il desirait. Il promit de m'écrire et me laissa plus d'argent que je ne pouvais en avoir besoin. Son départ m'affligea véritablement ; l'extrême bonté avec laquelle il m'avait traité, m'avait attaché à lui. Peut-être aussi étais-je fâché de rester avec quelqu'un qui m'était totalement étranger, quelqu'aimable qu'il parût. Ce qui me mortifiait le plus, était de n'avoir aucune idée du sort qui m'était destiné. Je ne regrettais cependant pas le pays où j'avais été élevé, et je m'accoutumai bien-

tôt à mon séjour dans la jolie maison que vous connaissez. J'y étais presqu'aussi occupé qu'à la ferme, mais, au-lieu de travailler pour un maître, ce que je faisais servait à me perfectionner.

Je sentais vivement le changement de ma situation. Je me suis plus d'une fois couché lorsque j'entendais la pluie ou la neige contre ma fenêtre, en réfléchissant que par le même tems et pire encore, j'étais obligé de courir avant la pointe du jour pour le service de Willington. Peu de jeunes gens eussent desiré davantage mériter les bontés de ses amis, et je ne pouvais avoir un maitre plus habile.

Les lettres du Prince m'encourageaient; il donnait les plus

grands éloges à mon application, il craignait même que ma santé n'en souffrît. Il m'envoya donc par le Baron de Dervat qui était ami du Curé, un très-beau fusil de chasse avec un couple d'épagneuls, m'invitant à en faire usage pour éviter les inconvéniens d'une vie trop sédentaire. J'allais coucher une ou deux fois par semaine au Mont-Saint-Bernard, où je continuais mes études sous l'inspection du Procureur... Le printems s'avançait, je reçus un cheval de selle, le Baron de Lautrec, neveu du Curé, m'apprit à m'en servir et à faire usage de mes armes. Au bout d'un an, j'avais presqu'entièrement perdu ma gaucherie. L'étude me plaisait, et je ne puis pas dire que je me sois ennuyé

un moment. Au bout de l'année, le Prince vint me faire une visite. Je me réjouis de le voir, et je le lui exprimai. Je ne fut pas médiocrement flatté des éloges qu'il fit de mes progrès, il parut étonné de me voir parler couramment l'allemand et de commencer à dire quelques mots de français. Il me demanda de passer encore un hyver en Valais. Il fut content de voir que je sentais que j'en avais besoin pour mon instruction et que je trouvais mon établissement trop agréable pour desirer vivement de le quitter. Mais, comme il voulait me faire connaître le monde petit à petit, il me mena le lendemain avec lui chez le Baron de Dervat.

Chez le curé je ne portais d'au-

tre nom que celui de Comte Tancrède. Si je cherchais à savoir le véritable nom de ma famille, il éludait toujours la question. Le Procureur du couvent n'était pas moins discret, cependant il me traitait avec un respect auquel il me semblait, que je n'avais aucun droit. Le Prince ne m'avait point donné l'espoir d'en savoir davantage, au contraire il m'avait recommandé d'attendre patiemment la révélation du mystère que je desirais tant connaître. Je pouvais m'attendre à trouver beaucoup de monde chez le Baron de Dervat. D'après le peu de connaissance du monde que j'avais, je supposais qu'on m'annonçerait sous un nom quelconque ; mais il était tellement dans l'intimité de mon pro-

tecteur que je craignis de rester encore Comte Tancrède. Je me trompais, je fus présenté à un cercle très à la mode et nombreux, sous le nom de Comte de Cohenberg. Je n'en fus que plus embarrassé, je ne pouvais concevoir de quel droit on me faisait sur-le-champ un grand Seigneur, je n'étais pas aussi patient que vous, ma chère Idamia.

Ce qui me tourmentait encore, c'est qu'il me semblait que j'attirais l'attention de tout le monde, ce que j'attribuais à ma gaucherie. Par degrés, cependant, je me mis à l'aise, quoique je fusse toujours gêné des manières respectueuses qu'on avait pour moi et pour mon conducteur. Parmi cette société, étaient le Baron de Watteville et la Baronne

Baronne de Courtebach sa fille, veuve à ce qu'on me dit d'un Officier Hollandais qui lui avait laissé une immense fortune que son père avait gagné dans le commerce. Le Baron de Dervat m'en instruisit pour me faire connaître les motifs de l'espèce de cour que tout le monde lui faisait, excepté moi, en raison de son immense fortune. Il m'ajouta : — Son père est un de nos plus riches Seigneurs, si donc Madame de Courtebach a la fantaisie de se remarier, elle peut choisir dans nos premières familles.

Il me présenta alors particulièrement à cette Dame à qui il était allié, ayant épousé la sœur de son défunt mari. Elle était plus belle que jolie et avait environ trente-

cinq ans. Soit qu'elle voulut m'engager à augmenter le nombre de ses admirateurs, ou flatter ma vanité, je fus l'objet de ses attentions les plus marquées. Serais-je son parent, pensais-je en écoutant ses complimens. Elle ne peut être ma mère, elle paraît aussi trop âgée pour être ma sœur. Je jugeai, qu'elle pouvait être ma tante, n'ayant pas la présomption d'attribuer sa conduite à son véritable motif. Je ne sais pas bien comment elle s'y prit, mais je desirai lui plaire. Je rirais encore volontiers de toutes les idées qui me passèrent, ce jour-là, par la tête, jour qui est véritablement une époque dans ma vie, puisqu'il est ma première entrée dans le beau monde.

Le Baron de Watteville et sa

fille restèrent trois jours pour profiter, à ce qu'ils disaient, de la société du Comte de Stein. A leur départ, ils me pressèrent vivement de venir aussi souvent que cela pourrait me convenir au château de Watteville, que je n'avais qu'à leur écrire un mot et qu'ils enverraient leur voiture me prendre à Martigni, et mon protecteur m'engagea à cultiver leur connaissance. Je leur promis de profiter bientôt de leur bonté pour leur rendre mes devoirs, et le Comte me ramena dans ma charmante retraite du Valais, où il me laissa reprendre le cours de mes études. Il me promit, en partant, de m'instruire de ce que je desirais savoir, la première fois que nous nous reverrions, ce qu'il espérait

devoir être dans quelques mois.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais été présenté à la famille de Watteville, que le père et la fille vinrent me faire une visite à Martigni pour me chercher et me conduire au château solitaire, où le Chevalier errant devait servir sa noble Dame au moins une semaine. Le bon curé, sachant que ce voyage avait la sanction de mon protecteur, ne fit aucune difficulté pour me laisser aller. Je ne pus donc m'empêcher de les suivre, quoique je regardasse comme un tems perdu celui que je passerais près d'eux, convaincu qu'à mon âge tous les momens étaient précieux. Cependant, le père et la fille étaient si aimables pour moi que je ne

pouvais en vouloir à des gens dont l'unique soin était de me plaire. Je ne pouvais attribuer cette conduite uniquement à mon mérite, je n'en desirais que d'avantage de savoir qui j'étais. Je ne pouvais m'empêcher de croire que mes hôtes étaient là-desus plus instruits que moi; j'espérais donc, par leur moyen, découvrir quelque chose. La Dame sur-tout, ne me paraissait pas d'une discrétion à l'épreuve. Je voulus toute fois dissimuler ma curiosité et faire croire, que j'étais plus instruit que je ne l'étais réellement.

Le lendemain de mon arrivée, quelques Dames demandèrent Madame de Courtebach et je restai près de deux heures, tête-à-tête, avec son père qui me conta l'his-

toire de sa famille. Il n'était pas médiocrement vain de voir sa fille une des plus riches veuves de l'Europe. Il m'assura que son beau-père était le plus riche particulier de Hollande après MM. Hope. La femme du Baron de Dervat était morte avant le vieux Mynhur de Courtebach, ce qui faisait qu'il n'avait eu que peu de part à cette immense fortune qu'il estimait être d'un million sterling. Il me parla d'une terre superbe que sa fille avait près de Berne et qui lui venait de sa mère. Ce château, avec tout ce que je possède, ajouta-t-il, lui appartiendra à ma mort. Le plus grand Seigneur de l'Europe n'est pas plus riche qu'elle. Et, quoique Républicains, nous sommes cependant d'une bonne famille.

Tout cela pouvait être, et était en effet. Cependant, je trouvais extraordinaire qu'il entrât dans tous ces détails avec un étranger de mon âge. Je n'imaginais pas qu'il voulut me tenter par l'effet de ce million, de faire une Comtesse de sa fille. Il m'eût paru complétement absurde, dans ma situation, de jetter le yeux sur une femme de cette importance. Elle était d'ailleurs trop âgée pour que l'idée d'un mariage avec elle put me venir. Je n'eûs pas plutôt quitté le père, que la fille vint me prendre par le bras pour me montrer les jardins. Je la suivis, elle s'arrêtait souvent, me faisait remarquer les vues différentes des montagnes, des glaciers. Elle me demandait mon avis sur les change-

mens qu'elle avait dessein de faire. La familiarité fait naître la confiance. Je me trouvai bientôt parfaitement à mon aise. Ma compagne mit la conversation sur l'amour. Elle me demanda si j'avais laissé mon cœur en Angleterre.

Cette question me convainquit qu'elle était au fait de mon histoire, je ne me souviens plus de ce que je répondis. Je voulais lui laisser entendre que je n'avais aucune connaissance de cette passion ; et, la voyant en train de causer, je voulus parler du sujet qui m'intéressait. Alors, en me regardant sérieusement, elle me demanda quels étaient mes projets pour l'avenir ?

La question était à bout portant et très-inattendue. Je convins que

je ne pouvais y répondre. Je lui dis, que je la croyais mieux instruite que moi de toute mon histoire. Elle sourit, me pressa le bras et me répondit : — Croyez, jeune homme, que vous n'avez pas une meilleure amie que moi. Depuis le moment que je vous ai connu, je me suis sincèrement intéressé à vous. On vous a sûrement recommandé le secret du passé, je dois garder celui de l'avenir. Je ne crois pas, cependant, que nous fussions bien coupables en nous communiquant nos idées, quand ce ne serait que pour savoir si elles correspondent. J'avoue que je desire vivement vous voir assurer votre liberté et votre indépendance.

Je n'avais jamais été plus em-

barrassée. Sûrement, pensais-je, cette Dame veut éprouver ma discrétion, cette idée m'humiliait. Je fus tenté un moment de lui dire tout ce qui m'était arrivé, mais je craignis de déplaire au Prince et je me contentai de répondre que je la croyais aussi bien instruite du passé que moi; si elle connaissait mon avenir, au lieu de m'engager à former de vaines conjectures, qu'elle devait plutôt me conseiller sur la conduite que je devais tenir.

— Doutez-vous de mon amitié, ou de ma discrétion, jeune homme, que vous êtes si réservé ? Croyez-vous que je veuille pénétrer dans vos secrets pour les révéler au Comte de Stein, ou à son confident le curé de Martigni ? Si cela

est, vous me connaissez bien peu et me rendez peu justice. Je vous l'ai déjà dit : vous m'intéressez. Je desire vous rendre aussi heureux que vous le méritez, et si je ne craignais de vous affliger, je pourrais ....

Elle s'arrêta, serra fortement mon bras et parut embarrassée de continuer. Vous jugez à quel point ma curiosité fut excitée, j'employai toute mon éloquence à vaincre ses scrupules. — Enfin, avec une feinte résistance, elle eut l'air de ne pouvoir résister à mon empressement, quoiqu'elle sentit bien qu'elle allait commettre une indiscrétion. Elle ne pouvait me laisser plus long-tems dans l'état d'inquiétude où j'étais, mais elle exigeait ma parole de ne jamais révé-

ler ce que, peut-être, elle ne devait pas me dire..... Voyant que j'hésitais à le lui promettre, elle continua ainsi..... Promettez-moi seulement que vous ne parlerez pas de cette conversation à votre instituteur ni à votre protecteur, jusqu'à ce que vous le revoyez, c'est tout ce que je demande. — Je consentis à ces conditions. Alors, elle me demanda si je savais qui était réellement le Comte de Stein ? — Je ne le sais pas, répondis-je : mais, par plusieurs circonstances, par les ordres qu'il porte, je dois supposer qu'il est un fort grand Seigneur. Il parle si bien l'Anglais que je l'ai cru quelque tems de ce pays : depuis mon arrivée dans le Valais je me suis convaincu, que cette conjecture est fausse. — Elle

l'est en effet, mon aimable ami, il est de la première noblesse de l'Empire. Je ne veux point, ayant excité aussi fortement votre curiosité, vous laisser plus long-tems en suspens, il faut donc que je vous instruise de son histoire secrète. Il a toujours regardé les Anglais comme la nation du globe la plus éclairée, il allait souvent dans leur isle, lorsqu'il était jeune. Sa partialité pour vos coutumes augmenta encore avec le tems, et on assure que vers l'âge de quarante ans, il forma une tendre liaison avec une Anglaise qu'il finit par épouser secrètement. Comme elle n'était pas de naissance à pouvoir la présenter à Vienne, elle continua de résider près de Londres, où il venait la voir une ou deux fois par an.

Plusieurs enfans furent le fruit de cette union. Il desira que son fils aîné héritât de son titre et de ses biens ; mais , son intention ayant été connue , son héritier nécessaire le menaça , s'il voulait le dépouiller, de faire déclarer son fils illégitime. Vous jugez bien que ces menaces ne le firent pas aimer du Comte. Dans sa colère , il partit pour l'Angleterre , et y chercher l'enfant qu'il voulait élever à la dignité de Prince de l'Empire. Ses amis ne purent le blâmer de vouloir faire passer son héritage à son fils , mais , à son arrivée, il trouva sa femme accablée de douleur de la perte de cet enfant. Les autres étaient des filles et ne pouvaient remplir son but. Alors , sa femme , ou sa maîtresse ,

comme son cousin la nomme, lui avoua qu'elle avait eu un fils de son premier mari ; mais que, celui-ci étant mort pendant sa grossesse, elle n'avait pas osé l'avouer ; qu'elle l'avait exposé, qu'il vivait encore et lui ressemblait tellement qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût son enfant ; qu'il n'y avait qu'une très-petite distance d'âge entre cet enfant et celui qu'il pleurait ; qu'aucun de ses amis d'Allemagne n'ayant vu ni l'un ni l'autre, on pouvait le lui substituer. Dans l'envie de se venger, le Prince adopta avidement ce projet, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes cet enfant qu'il a mené dans le Valais pour le préparer aux honneurs qu'il lui destine. Comment rendra-t-il raison de ce qu'il a

souffert que vous fussiez exposé, et de la manière dont vous avez été élevé, c'est ce que je ne sais pas. Je sais seulement qu'il ne veut pas vous faire connaître avant d'avoir établi vos droits, en dépit de son héritier nécessaire. J'ignore si jamais il sera aussi sincère avec vous que je l'ai été, il pense sûrement que vous entrerez dans toutes ses vues plutôt que de rentrer dans votre ancienne obscurité. Quelle sera l'issue de ces plans que je ne puis approuver, c'est ce que je n'ose décider. Je crains bien que, quand même il aurait un premier succès, vous ne jouissiez pas long-tems des honneurs qu'il vous destine, son cousin étant trop intéressé à faire connaître la vérité. Mais je n'ai pas voulu seulement

vous montrer le précipice où vous risquez de tomber. Mon intention est de vous donner un moyen honorable de vous rendre indépendant des vues du Prince et de votre mère. Je vous aime assez pour vous confier mon bonheur et vous rendre maître de mon immense fortune qui vous rendra libre des volontés du Prince et de ses complices. Mon père vous aime ainsi que moi, mais il vous croit fils du Prince et il est inutile de le détromper.

— Dans ma situation, êtes-vous étonnée, ma chère Idamia, que j'aie ajouté foi à un conte très-vraisemblable ? — J'aurais sûrement été dupe ainsi que vous, mon cher Tancrède, mais, je vous prie, continuez : je suis impatiente de

savoir comment le Prince trouva votre mariage, car, je n'en puis douter vous êtes devenu Baron de Watteville.

Je fus en effet marié dans la quinzaine, ma chère amie. Son père, qui ignorait encore à quel point elle m'avait abusé, seconda si bien sès desirs, que je fus engagé avant d'avoir fait aucune réflexion. En dédommagement de sa tromperie, elle me rendit maître de toute sa fortune et le Baron m'assura tout son bien.

Aussi irrité contre le digne curé que contre mon protecteur, je l'informai de mon mariage et je le chargeai d'en instruire celui qui m'avait confié à lui, sans lui rendre raison de cette conduite extraordinaire. Je suivis le conseil

de ma femme qui desirait pousser la brouillerie aussi loin que possible.

Le curé ne fit d'autre réponse que d'envoyer à mon beau-père tout ce qui m'appartenait. Quoique toutes les jouissances du luxe me fussent prodiguées et que mes desirs fussent satisfaits aussi-tôt que formés, je n'étais pas aussi heureux que je l'avais espéré. Je ne pouvais me débarrasser de l'idée que j'avais agi avec ingratitude envers mon bienfaiteur. J'aurais dû lui parler avant d'épouser Madame de Courtebach dont j'avais pris le nom. Je remis alors une lettre du Prince qui me demandait sur-le-champ chez le Baron de Dervat. Vous connaissez les peines qu'il s'était donné pour

assurer mes droits, il dut me croire le plus ingrat des hommes, lorsque la lettre du curé l'informa de mon mariage subit. Cependant, il partit sur-le-champ pour la Suisse à l'effet de connaître la raison qui avait pu m'engager à cette démarche, sans le consulter, ni lui, ni le curé.

Ma femme n'y était point quand je reçus cette lettre. Je lui laissai un mot d'écrit et je partis à cheval, aussi pressé d'avoir une explication avec le Prince, qu'il le desirait lui-même. Il était seul à mon arrivée, et, sans m'embrasser à l'ordinaire, il me demanda péremptoirement de lui expliquer franchement les raisons de ma conduite. Je lui racontai avec exactitude tout ce que ma femme m'a-

vait dit. Je lui demandai, où je pouvais trouver ma mère, et quel était mon véritable père? Sa colère cessa sur-le-champ. — Pauvre enfant, me dit-il : vous avez été abusé, je n'en dois accuser que moi, mais qui a pu inventer toute cette fiction ? Je lui répétai, mot pour mot, tout ce qui s'était passé entre ma femme et moi. — Je ne croyais pas, me dit-il, que l'ambition pût mener aussi loin, je ne m'étonne pas, mon cher enfant, que vous ayez été sa dupe. Elle s'est jouée de votre innocence et mes trop grandes précautions ont facilité ses projets. A présent, écoutez la vérité qui, j'espère, sera bientôt prouvée. Alors, il me raconta tout ce dont je viens de vous instruire jusqu'au moment

de son arrivée chez Willington.

Je n'ai pas voulu vous faire connaître sur-le-champ comme Prince de Nassau, parce que je craignais la scélératesse de votre vil cousin le Comte de Clarancourt, il a tant d'intérêt à compléter votre ruine! J'espère que votre droit au titre de votre père sera bientôt reconnu au Tribunal Aulique, alors je compte attaquer Lord Clarancourt et le dépouiller des honneurs qu'il ne doit qu'à ses crimes. Je présume que vous ne soupçonnez pas ma véracité, et je puis prouver tout ce que j'avance.

Ma réponse le satisfit, il me dit qu'il ne m'en aimait que davantage pour avoir voulu renoncer à des honneurs que je ne croyais pas m'être dû; que, sans mon igno-

rance, la croix qu'il portait m'aurait appris qu'il ne pouvait avoir d'enfant légitime.

Il me dit qu'il desirait que je retournasse avec lui à Vienne, que l'Empereur devait être instruit de mon mariage, qu'il voulait aussi me présenter à quelques membres du Conseil Aulique ; que je devais retourner passer quelques jours avec ma femme et mon beau-père, que je ne devais pas me brouiller ouvertement avec eux, qu'ils avaient été très-nobles sur l'article de l'argent, quoiqu'ils se fussent laissés égarer par l'ambition. Ne leur en sachez donc pas mauvais gré, mon cher Tancrède, c'est le péché des Anges, il fut la cause de leur chûte, et j'espère que le Comte de Clarancourt ne tar-

dera pas aussi à en être la victime.

Mais, ma chère amie, permettez que je me repose un moment, nous entrons dans la cour de l'auberge de Malborough. Idamia sourit et l'histoire ne fut continuée que le lendemain, quand ils reprirent la route de Londres.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Vous jugez bien, ma chère Idamia, que l'éclaircissement, que je venais d'avoir avec le Prince n'avait point augmenté ma considération pour ma femme. Elle avait découvert qui j'étais par une lettre de lui au Baron de Dervat et qu'elle avait trouvée ; car il n'avait jamais été dans son intention de la mettre dans le secret. Elle avait abusée de ma crédulité pour se faire Princesse de l'Empire. Le Baron de Dervat ne l'aimait pas beaucoup, cependant mon oncle crut, que je ne devais pas publier son infâmie, et qu'il fallait conserver les apparences avec elle.

Je retournai donc à Watteville, et je promis au Prince de le rejoindre dans deux jours à Martigni.

Ne doutant pas, quand elle eût lu ma lettre, que je ne dusse être instruit de toute sa conduite, elle était partie sur-le-champ pour le château de Courtebach. Elle avait laissé pour moi une lettre où elle exprimait son repentir. Elle espérait que son père parviendrait à appaiser ma colère.

Le Baron, en me présentant cette lettre, me fit beaucoup de protestations d'innocence et m'assura qu'il ignorait à quel point elle m'en avait imposé. Je ne puis dire que j'en fusse très-convaincu, mais, d'après le desir du Prince, j'offris la branche d'olivier et j'envoyai à Courtebach une lettre qui conte-

nait les mêmes dispositions pacifiques. J'informai mon épouse que j'allais partir pour Vienne avec mon oncle, que j'y passerais un mois ou six semaines, après lesquelles je devais venir la rejoindre à Watteville, ou à Courtebach à son choix.

Je sus dans la suite que ma lettre lui causa le plus grand chagrin, elle n'espérait plus me revoir. Jugeant du cœur du Prince par le sien, elle supposa qu'il ne perdrait pas l'occasion de se venger d'elle en me retenant en Allemagne. Elle mit tous ses soins à m'engager à venir, en effet, la rejoindre. Tous ses torts furent mis sur le compte de l'amour. Elle paraissait même desirer que mes droits ne fussent pas reconnus, pour preuve que

l'ambition n'avait point été son motif. Je rejoignis le Prince à Martigni, comme nous en étions convenus ; j'y reçus le pardon de mon instituteur qui donna même des éloges à ma conduite récente. Le Procureur du Saint-Bernard en fit autant ; et, n'attendant pas grande satisfaction à l'avenir de la société de ma femme, sous prétexte de continuer mes études, je déclarai mon intention de passer l'hyver suivant dans le Valais, mais le Prince et le Curé furent d'un autre avis. Le Curé promit même de venir me joindre à Watteville où je pourrais me procurer d'autres maîtres, sans interrompre mes études avec lui.

Après avoir passé quelques jours à l'Abbaye, je partis pour Vienne

avec mon oncle qui me présenta à l'Empereur Joseph Second. Il rit beaucoup de mon mariage avec madame de Courtebach. Il me recommanda de ne pas me brouiller avec elle, et approuva les motifs qui m'avaient fait accepter sa main. Il me dit que mes droits au titre de Prince de Nassau étaient reconnus. Il se tut alors, comme pour juger de l'effet que cette nouvelle ferait sur moi. Sa bonté m'avait ôté tout embarras avec lui. Je hasardai donc de lui demander si je ne pourrais pas être regardé comme le successeur de mon oncle qui honorait ce titre dont il voulait se dépouiller pour moi ; que j'avais véritablement besoin de me polir un peu avant de paraître dans ce haut rang, devant mon souverain.

— Votre demande est noble et je l'accorde, quoiqu'elle me prouve que vous méritez le rang qui vous est destiné. Durant la vie de votre oncle qui vous tiendra lieu de père, vous porterez le nom de Prince Tancrède de Nassau, et il partagera sa fortune avec vous. Pour vous prouver encore à quel point cette demande désintéressée a su me plaire, je vous donne le commandement du Régiment de feu votre père; mais vous ne le rejoindrez et vous ne prendrez publiquement votre titre qu'après la décision du procès que votre oncle veut intenter à votre cousin.

Je considérai cette faveur de l'Empereur comme une grande marque d'estime, et je le quittai, résolu de consacrer ma vie à son

service. Mon oncle eut son audience à son tour, car j'étais resté seul avec l'Empereur, et j'eus le bonheur, lorsqu'il me rejoignit, d'apprendre qu'il se regardait comme payé de tout ce qu'il avait fait pour moi, par le désintéressement que j'avais témoigné. Il me dit qu'il avait répondu de mon talent militaire, le tems justifiera s'il a eu raison; du moins j'ai depuis fait tout ce qui dépendait de moi pour m'instruire dans l'art de la guerre. Je n'ai encore commandé qu'une fois mon régiment, et Lautrec m'a flatté que je m'en étais assez bien tiré.

Après être resté six semaines à Vienne où je gardai le plus parfait incognito, je rejoignis ma femme à sa terre près de Berne

que, j'en suis sûr, vous préféreriez à Watteville. De-là, nous retournâmes à ce dernier séjour, préférant la société de mon beau-père à celle de ma femme.

Le Curé et son neveu passèrent l'hyver avec nous, et je me livrai totalement à l'étude. Je ne recevais, ni ne rendais de visite, quoique je laissasse à ma femme parfaite liberté sur cet objet, je donnais, pour raison de cette vie retirée, les craintes de mon oncle. Cependant, la Baronne (car elle n'a jamais eue la satisfaction de porter le titre de Princesse) était malheureuse. Elle sentait bien qu'elle avait perdu mon estime, et les attentions que j'avais pour elle ne lui paraissaient que de la politesse. Enfin, comme il arrive à bien du monde, la réussite

de ses projets faisait son malheur. Vous connaissez les vers de notre poëte immortel :

« Si vous haïssez une femme, » accordez-lui tous ses désirs, le » diable ne peut la tourmenter da- » vantage ».

La liberté que je lui laissais était son plus grand tourment. Elle attribuait ma douceur à mon indifférence ; elle aurait préféré mes reproches à un pardon qu'elle ne pouvait croire sincère, et il était inutile de vouloir combattre en elle cette idée. Elle y succomba bientôt, et, au bout de dix mois, je fus libre de faire un autre choix.

Je ne peux dire que je la regrettai beaucoup, son pere ne la pleura pas non plus. Bientôt après, il tomba malade, et je crus de mon

devoir de lui rendre des soins, mais je ne voyais personne que le Baron de Dervat et le Curé de Martigni. Je passai une partie de l'hyver à Martigni, au printems je retournai à Vienne et je pris possession de mon régiment. Pendant ce tems, des gens de loi du premier mérite proposèrent au Lord Clarancourt d'abandonner sans bruit les biens et le titre qu'il avait usurpés ; il rit de leur audace de lui faire une pareille proposition. Alors ils l'attaquèrent en forme et en mon nom. Il crut échapper à cette instance en quittant l'Angleterre, et vous savez de quel secret il enveloppa son départ.

J'avais fait le tour des glaciers pendant l'été, et, depuis un mois, j'étais de retour à Watteville quand je vous rencontrai, d'une manière

si inattendue, dans les montagnes qui entourent le château. Je ne peux vous rendre mon étonnement quand vous prononçâtes tout bas à ma sœur le nom de Clarancourt. J'étais bien plus tenté que vous de croire que quelque Génie était la cause d'une rencontre aussi étrange, sur-tout après toute la peine que mes amis s'étaient donnés pour me soustraire à sa connaissance. J'étais parfaitement au fait de toute son histoire ; je savais qu'il avait pour pupille Miss Forester, qu'il la destinait à son fils et qu'Elmire était ma sœur. Surpris comme je l'étais, je crois avoir eu assez d'empire sur moi et sur mes traits. Il y avait peu d'hommes que je pusse détester autant que le Comte ; cependant, en rai-

son de vous et de ma sœur, je résolus sur-le-champ de vous conduire tous à Watteville. En conséquence, je vous laissai aux soins de Deterville pendant que j'appellai un palfrenier qui m'attendait avec des chevaux. J'envoyai par lui mes ordres au maître-d'hôtel, et, comme mes desirs étaient des loix au château, je n'eus pas de doute d'être bien secondé.

Cette maison est, je crois, dédiée à l'amour. C'est-là où madame de Courtebach m'avait déclaré sa passion; c'est-là que mon cœur fut irrévocablement à vous. Quand j'aurais eu l'intention d'être reçu à Ornen, j'en aurais eu peu d'espoir. Je voulais cependant vous revoir; je résolus cette fois d'agir avec moins de précipitation. Dès

que vous fûtes partie, j'écrivis à mon oncle cette étrange rencontre. Je lui mandai que je desirais remplir, à quelques égards, les intentions de votre tuteur, en vous décorant du titre qu'il vous destinait, que je ne croyais pas que femme pût le parer davantage. Je lui demandais si ce dessein pouvait avoir son approbation et ses avis pour le faire réussir.

Concevant l'impatience que je devais avoir de sa réponse, il m'envoya un exprès pour me féliciter d'avoir découvert, d'une manière si inattendue, la retraite de mon adversaire, ce qui éviterait de l'embarras à nos gens d'affaires. Il m'assurait que, si avec quelques restrictions qu'il jugeait nécessaires à ma sûreté, je pu-

vais vous engager à vous mettre avec ma sœur sous ma protection, et si vous consentiez à me donner votre main, sans savoir qui j'étais, il ne mettrait aucun obstacle à mon mariage, votre naissance étant fort respectable ; que son seul desir était de me voir heureusement marié. Que personne ne pouvait avoir une plus belle occasion de s'assurer du désintéressement de sa maîtresse, ce que je devais prendre en considération après la manière dont j'avais été trompé. Je pouvais sûrement prétendre aux plus grands partis de l'Allemagne ; mais il n'était pas sûr, d'après les éloges que je lui faisais de vous, que je fusse plus heureux avec une femme d'un rang plus brillant. Il me répétait

à quel point je devais me tenir sur mes gardes et tout ce que j'avais à craindre de votre tuteur.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans tous les détails de ce que j'ai fait pour éviter toute recherche. Le Baron de Watteville n'a jamais su que vous fussiez venu chez lui, je ne courais donc aucun risque des visites du Comte à qui, d'ailleurs, il ne m'aurait nommé que son gendre, où le Comte de Cohenberg, ce qui l'aurait encore dérouté davantage. Lors de votre fuite, j'envoyai le maître-d'hôtel dans sa famille et je recommendai au premier valet de chambre du Baron sur lequel je pouvais compter, si le Lord Clarancourt venait de lui faire remarquer le portrait du Baron de Courtebach qui est dans la

grande salle de Watteville, comme étant celui du gendre du Baron.

Il exécuta sa commission avec tant d'adresse que je fus fier d'avoir pu dérouter un fourbe aussi habile que votre tuteur dont, grâce à mes amis, je suis parvenu à déjouer tous les plans.

je n'ai pas besoin de vous dire, combien il m'en a coûté pour céder au desir de mon oncle, de me renfermer en Angleterre dans un asyle aussi secret, que celui où le Lord Clarancourt cachait sa tête coupable. Il m'avait fait promettre de ne pas sortir avant le jugement, il paraissait seul, comme réclamant mes droits. Il habitait une belle maison, dans le plus beau quartier de Londres, où il recevait les gens d'affaires et la société

la plus brillante qu'il intéressait au succès de ma cause. En vain, je demandai qu'il me fut permis de vous joindre à Brompton. Ceux qui dirigeaient mon oncle partageaient ses craintes. On ne savait où habitait le Lord Clarancourt, mais ses affaires devenant tous les jours plus mauvaises, on ne pouvait douter qu'il n'adoptât les mesures les plus désespérées ; et sa conduite avec vous, ma chère amie, prouve que ces conjectures étaient fondées ; sur-tout, s'il avait reconnu, dans son adversaire, celui qu'il avait tant poursuivi en Suisse et qu'il soupçonnait d'avoir contribué à votre enlèvement. Peut-être est-il heureux, que je n'aie pas eu la permission de vous voir à Brompton ! Je ne puis en-

core concevoir comment il y a découvert votre retraite, mais puis-je exprimer ma rage, lorsque le Baron de Dervat m'instruisit de votre départ, dont il soupçonnait Lord Clarancourt d'être l'auteur ! Je n'en fis aucun doute, et, si j'avais su où le trouver, j'aurais sur-le-champ été le chercher et je l'eusse accusé de votre enlèvement, ce qui lui eut fait connaître mon mariage et tout ce que je prenais tant de peine à lui cacher.

Pour cette même raison, mon oncle et le Baron ne me permirent pas d'aller chez son homme d'affaire. Les gens de loi furent du même avis. Je n'avais aucune preuve, et une accusation, que je ne pouvais prouver n'aurait servi qu'à le mettre davantage sur ses

gardes. Pour la sûreté même des personnes qui m'intéressaient, je ne devais pas le pousser au désespoir.

Je n'avais rien à répondre à ces raisons, je résolus donc de découvrir sa retraite. Quelques actes qu'il avait faits ne laissaient pas de doute qu'il ne fût en Angleterre, et même qu'il avait été depuis peu à Londres. Si on pouvait le découvrir, tous ses pas seraient suivis et cela pourrait conduire jusqu'à vous. Des avertissemens furent mis dans les papiers publics, on y promettait d'assez fortes récompenses pour tenter quelqu'un de ses agens. Ces mesures restant sans succès, j'engageai le Baron de Dervat à voir son Procureur à qui il fit entendre ce que

risquait le Comte en vous retenant prisonnier?

Cette démarche ne réussit pas encore, mon oncle, le Baron, moi, tous nos gens faisaient de vaines recherches pour découvrir la route que vous aviez prise. Enfin, au bout de trois semaines, mon domestique que j'avais mis en sentinelle à la porte de son Procureur, le suivit dans Mount Street-Grosvenor-Square, où il le vit entrer dans une petite maison. Il apprit par des voisins qu'un homme seul, qui ne sortait jamais que le soir, en habitait le premier étage.

Sûr de cette découverte, il vint m'en faire part. Il ne doutait pas que ce ne fût le Comte lui-même. Je prévoyais qu'il ne resterait pas long-tems en Angleterre après la

décision de son procès. Je ne doutais pas, ce que l'événement a prouvé, qu'il ne voulût vous emmener avec lui. Je veillai donc moi-même pour m'assurer si c'était lui, et après je fis suivre tous ses pas par quelqu'un de mes émissaires; mais la semaine se passa sans que je pusse savoir s'il connaissait votre retraite.

Enfin, arriva le jour qui devait décider de notre destinée. Je sortis de ma prison, et, par l'avis de mes gens de loi et de mes amis, je fus présent au jugement dans Westminster. L'Ambassadeur de l'Empire et quelques Lords allaient déjeûner avec nous à la taverne des armes du Roi, ils me firent la faveur de m'accompagner. Je vous jure que j'étais encore plus occupé

du desir de vous retrouver que de l'issue de mon procès. J'attendais à chaque instant le retour de quelqu'un des espions que j'avais mis autour du Comte. J'en étais plus occupé que de ce qui se passait dans la salle, lorsque les complimens des amis qui m'entouraient, m'apprirent, que le Jury avait prononcé en ma faveur. Je me retirai au milieu des applaudissemens avec la société qui m'avait accompagnée, mes conseils et mon Avocat qui était beaucoup plus satisfait, que moi d'avoir prouvé, avec évidence, ce que les témoignages réunis de Catherine et de Mistriss White mettaient hors de doute. Je leur témoignai toute ma gratitude, en traversant la place du Palais jusqu'à la taverne où

nous avions déjeûné. J'allais faire mes remercimens à mes respectables amis, lorsque *Hans* tout essoufflé, parut à la porte et me fit signe de sortir. Il me dit que le Lord Clarancourt venait de partir, aussi-tôt après avoir appris la perte de son procès, (ce qu'il jugeait pour avoir vu entrer et ressortir le clerc de son Procureur,) qu'il avait été chercher une chaise à la poste la plus voisine et avait pris la route d'Hounslon.

A peine lui laissais-je le tems de finir, je retournai chez moi, j'oubliai que j'étais habillé ridiculement pour aller à pied dans les rues de Londres, étant en uniforme étranger. Je lui dis de me suivre et je courus jusques chez moi sans prendre garde à l'étonnement

que je causais. J'envoyai *Hans* me chercher une voiture à quatre chevaux, je me hâtai de changer d'habit, j'écrivis un mot à mon oncle pour lui justifier mon brusque départ, je pris mes pistolets et je montai dans la voiture qui venait d'arriver. Je dis à Hans de porter ma lettre aux armes du Roi et je recommandai aux postillons de me mener le plus promptement possible à Hounslon, en leur disant que je voulais rejoindre quelqu'un qui avait déjà beaucoup d'avance et descendre dans la même auberge, je leur recommandai en conséquence de questionner les postillons de retour que nous rencontrerions.

Toujours prêts à servir aussi promptement que possible ceux qui les

les payent bien, je fus conduit à la même auberge où le Lord Clarancourt, ou plutôt M. Dudley avait relayé deux heures auparavant.

N'ayant point eu de courier, j'attendis plus long-tems que je ne desirais, et, pour éviter le même inconvénient, je fis courir un postillon jusqu'à Maydenhead. Je n'arrêtai que quelques minutes à Reading, je continuai ma route avec une vîtesse incroyable et je commençai à croire, en approchant de Bath, que votre tuteur allait à Bristol, comme au port où on le soupçonnerait le moins de s'embarquer. Je pensais que, peut-être, il vous avait enfermée près de-là avec Elmire, devant avoir depuis long-tems le projet

de quitter l'Angleterre ; résolu de ne pas le laisser embarquer sans avoir eu une explication avec lui.

Enfin , j'arrivai à Bath et je m'informai , comme j'avais fait jusques-là, où était allé le Monsieur qui me précédait avec quatre chevaux. Il n'a pas arrêté deux minutes , me dit le garçon d'écurie , pas plus qu'il ne m'en a fallu pour seller un cheval. Je le crois déjà au terme de son voyage , car je lui ai dit qu'il arriverait avant le jour , s'il lâchait la bride à son cheval. Je suis sûr qu'il aura fait les seize milles en une heure. — Seize milles ! m'écriai - je , je croyais qu'il n'y en avait que treize. — Je crois qu'il n'y en a guères moins de dix - sept si on les me-

surait ; mais vous voulez peut-être parler des treize de Bristol. — C'est vrai, mon ami, où est donc allé ce Monsieur ? Ne me tenez pas en suspens, lui dis-je, en lui mettant cinq guinées dans la main. Alors, il me répondit : — Ne le savez-vous pas, Monsieur ? Il est allé chez le fermier Horton au vieux Manoir, sur le chemin d'Upwood. Il y est déjà venu, il y a quinze jours, mais il n'y est pas resté longtems. Il y est arrivé alors à l'entrée de la nuit, aujourd'hui il arrivera avant le jour. Il a été si content du vieux *Sharper* qu'il a voulu le ravoir aujourd'hui et je suis sûr qu'il doit y être à présent. — Était-il seul, mon ami, quand il est venu la der-

nière fois ? — Il est parti seul d'ici, Monseigneur, je puis en faire serment. Voilà la troisième fois qu'il y vient depuis peu, mais, comme il y a une partie de chemin de traverse et que la route est un peu rude, il préfère aller à cheval à prendre une voiture. Je disais aux postillons qui l'ont amené de Devizes qu'il doit avoir ici quelqu'affaire de conséquence, et je vois par vos demandes qu'il en est quelque chose. — Sans confirmer sa conjecture, je lui demandai s'il était venu dernièrement quelqu'autre personne au Manoir ? — Je ne puis vous l'assurer, Monsieur ; mais j'ai entendu un des postillons de l'Agneau qui disait, il y a à-peu-près un mois, à un

des nôtres, qu'il y avait conduit deux Dames peu de jours avant ; que le fermier lui avait dit qu'elles devaient y faire quelque séjour ; qu'il avait été les chercher à Londres, et qu'il avait fait le voyage sur la planche de devant. — C'est sûrement elles, m'écriai-je, sans y penser ; et j'ordonnai qu'on me donnât le meilleur cheval de l'écurie.

Le garçon me jura que j'aurais le meilleur cheval de Bath ; et, l'ayant sellé sur-le-champ ; j'eus peu de tems pour réfléchir. Je me souvenais peu du Manoir, où j'avais été sept ans auparavant. C'était une des plus grandes courses que j'eusse faites au service de Willington. Malgré l'avance que Milord avait sur moi, je ju-

geai qu'il ne pouvait pas avoir un vaisseau tout prêt pour le conduire en France. Si je le suivais seul en un lieu où il serait entouré de gens qui lui étaient dévoués, je ne pouvais espérer de réussir à ce que je voulais. Je pris donc le parti de passer chez Willington pour le mener avec moi, au risque de perdre une heure; ne doutant pas qu'il ne fût devenu un homme assez considérable dans le canton pour servir de témoin de ce que je serais dans le cas d'avancer, car je comptais bien que le débat entre votre tuteur et moi se jugerait avec des pistolets.

Maintenant, vous savez la cause de ma brusque arrivée à mon ancienne demeure, vous connaissez tout le mystère de ma naissance,

et je suis sûr que vous direz avec moi comme Pope : *Tout ce qui est, est bien.* — Nous avons tous deux éprouvé la vérité de cette maxime, reprit Idamia : je vous suis obligée de votre intéressante histoire qui me donne l'espoir d'être encore une fois parfaitement heureuse, quand nous serons réunis à votre sœur que cette parenté me rend encore plus chère.

Tancrède prévit qu'il resterait peu de tems à Maydenhead où ils devaient dîner. Le Prince conseilla aux heureux époux de rester à Brompton, jusqu'à ce qu'il eût fait préparer une maison pour les recevoir, ainsi que pour les équipages et autres objets nécessaires pour leur présentation à Saint-James.

Tancrède avait beaucoup de visites à faire, il voulait s'occuper des préparatifs de son entrée dans le monde avec le Baron de Dervat; mais comme ni lui ni sa femme n'étaient impatiens de ce moment, il consentit au séjour de Brompton. Les voitures se séparèrent donc à Knigtsbrigge, le Prince et le Baron lui promirent de venir souper avec lui et de lui apporter les lettres qui auraient pu arriver à son ancien logement, étant fort impatient d'avoir des nouvelles de Lautrec.

CHAPITRE X.

Le retour inattendu d'Idamia, quoiqu'annoncé par un courier, causa la joie la plus vive à Brompton, et Carlos ne fut pas le dernier à la lui témoigner. Aussi-tôt qu'ils furent reposés, Tancrède se hâta d'écrire à Lautrec pour l'instruire de tous les nouveaux évènemens et le prier, après avoir annoncé à Lady Elmire la mort de son père avec tous les égards convenables, de l'accompagner en Angleterre, comptant que sa permission suffisait pour autoriser son absence.

Idamia écrivit aussi à son amie, en lui donnant toutes les consola-

tions que l'amitié la plus tendre pouvait lui offrir. Ils finissaient leurs lettres lorsque le Prince et le Baron de Dervat arrivèrent et montrèrent aux deux époux étonnés, Elmire et Lautrec. Les deux Dames volèrent dans les bras l'une de l'autre, et leur joie ne leur laissa pas, pendant quelques minutes, la faculté de parler. Elles avaient tant de questions à se faire, leur impatience ne leur permettait pas de s'entendre. D'un autre côté, Lautrec informait son Colonel qu'ils n'étaient pas à Londres depuis plus d'une heure; qu'à leur arrivée, ils étaient descendus chez l'Ambassadeur de l'Empereur chez qui ils comptaient trouver leur adresse; qu'ils y avaient rencontré le Prince de Zulenstein

et le Baron de Dervat qui, sans leur avoir laissé le tems de parler à l'Ambassadeur, les avait emmenés avec eux à Prompton. Il finit par féliciter Tancrède, avec toute la chaleur de l'amitié, de son heureuse réunion avec Idamia.

Notre Héros lui témoigna sa reconnaissance du service important qu'il avait rendu à Lady Elmire, à qui il fit compliment de son arrivée à Brompton. Celle-ci lui demanda gaiement s'il ne croyait pas que leur rencontre inattendue, après sa délivrance et celle d'Idamia, ne serait pas une excellente conclusion pour leur roman. — Je suis parfaitement de votre avis, reprit le Prince : de pareils ouvrages doivent finir par la récompense des bons et la pu-

nition des méchans : je crois, cependant, qu'un double mariage augmenterait beaucoup l'intérêt. — Oh ! cela serait trop commun, répondit Elmire en rougissant. Avez-vous jamais vu, reprit Tancrède, que les services d'un Chevalier errant soient restés sans récompense ? . . . . Il consulta alors les regards de son oncle et d'Idamia, et résolut de ne pas troubler sa joie en lui apprenant la mort de son père. Il la pria de leur raconter ce qui lui était arrivé depuis son départ de Brompton. Ce récit différant peu de celui de François, nous ne le répéterons pas ; nous ajouterons seulement que le Baron de Lautrec, après avoir fait conduire les coupables en prison, mit Elmire sous la protection de la

femme du Commandant, jusqu'à ce qu'il pût obtenir la permission de l'accompagner en Angleterre, ne jugeant pas prudent de la confier à des domestiques.

Tout le monde était fatigué, on se retira de bonne heure. Le Baron de Lautrec partit avec le Prince et le Baron de Dervat. Lady Elmire resta à Brompton, et ils se promirent de se réunir le lendemain à déjeûner. Lautrec fut instruit pendant ce tems du succès de son ami; malgré la satisfaction qu'il en eût, il eût desiré que son adversaire n'eût pas été le père d'Elmire. Il sentait quelle serait son affliction en apprenant sa mort, et que l'infâmie avait flétri ses derniers momens.

Il n'y avait encore que Tan-

crède de levé, quand, le lendemain, il arriva à Brompton. Il lui exprima sa crainte de la douleur d'Elmire qui se reprochait déjà de ne s'être pas aveuglément soumise aux ordres despotiques de son père. Tancrède l'assura qu'il eût desiré lui cacher toute l'iniquité de son père, mais que cela lui paraissait impossible ; qu'il avait déjà donné l'ordre à son avocat de lui assurer tous les droits qu'elle pouvait avoir à la succession de sa mère, et qu'il comptait adresser une pétition au Roi pour lui permettre de transmettre le titre de Clarancourt à elle et à ses héritiers, ne desirant point l'ajouter à ceux qu'il tenait de son père. Il voulait lui prouver qu'il n'avait point agi par des motifs in-

téressés, quoiqu'il ne lui fît pas l'injustice de supposer que ce titre et le revenu qui y étaient attachés, la consoleraient de la mort de son père.

L'arrivée des Dames interrompit leur conversation. Elmire était aussi gaie que la veille, et Tancrède ne voulait pas détruire la joie qu'elle éprouvait de se retrouver avec ses anciens amis. Après les premiers complimens, une jeune femme, qui avait suivie Elmire depuis Charleroi, entra pour lui donner quelque chose qu'elle avait oubliée sur sa toilette. Dès qu'elle fût sortie, Idamia remarqua qu'elle ne connaissait pas une plus jolie fille, ni qui eût plus de graces. Elle a l'air, dit-elle, d'avoir reçu une excellente éducation, qu'en dites-

vous, Messieurs ? Ils furent du même avis, et Elmire assura que, malgré le peu de tems qu'elles étaient ensemble, elle s'y était véritablement attachée, et qu'elle regrettait d'être obligée de s'en séparer, ayant promis à Madame la Commandante de la lui renvoyer avec le Baron. — Je suis garant de cette promesse, reprit le Baron, et je n'oserais pas me représenter devant Madame de Renescière sans la belle Catherine. — Je n'ai connu personne, dit Elmire, qui méritât davantage l'amitié de sa maîtresse. Madame de Renescière, pendant le peu de jours qu'elle a bien voulu me garder chez elle, m'a conté son histoire qui m'a fort intéressée. Elle est née Liégeoise, mais son père est Anglais, il est mort avant

sa naissance. Sa mère qui est aussi Liégeoise, s'est remariée dans son pays et a eu beaucoup d'enfans de son second mari qui est mort aussi et l'a laissée fort mal à son aise. Elle s'est persuadée que des parens de son premier mari fourniraient à l'établissement de sa fille, et, dans cette confiance, un jeune homme qui avait un assez bon commerce s'était attaché à elle. Les espérances de la mère ayant été trompées, il a cherché un meilleur parti. Depuis, la mère est allée avec sa nouvelle famille s'établir en Allemagne, et Catherine, ne voulant pas lui être à charge, est entrée au service de Madame de Renescière qu'elle avait connue pendant un petit séjour qu'elle avait fait à Liège, en allant à Aix-la-Chapelle.

Tancrède ne l'interrompit point, mais, dès qu'elle eût fini, il regarda le Prince et s'écria : — Ciel ! c'est la fille de Catherine Buffin. — C'est le nom de sa mère, reprit Elmire étonnée. — Alors, elle ne doit plus rester au service de personne, à moins que ce ne soit sa volonté. Je pense même, ma chère Elmire, que vous ne voudrez pas la garder au vôtre, quand vous saurez qu'elle est votre sœur. — Ma sœur ! répéta Elmire. — J'ai encore bien des surprises à vous causer, ma chère enfant ; je voudrais seulement qu'elles fussent toutes d'une nature agréable. Pour commencer, je réclame aussi le nom de frère ; nous avons la même mère. . . . Je ne puis croire que je veille ; mais, cela fût-il un songe,

je remercie toujours la Providence de trouver un frère dans mon meilleur ami ; mais mon père en est-il instruit ? Comment ai-je ignoré si long-tems des évènemens si importans pour moi ? — Je vais vous faire connaître, chère sœur, tous ces miracles apparens ; j'espère que vous supporterez les maux qui y sont mêlés, en faveur du bien général.

Alors, de la manière la plus sensible et la plus délicate, il lui raconta les principaux incidens qui avaient précédé sa naissance. Il attribua la conduite du Lord Clarancourt à son amour pour sa mère. Il regretta d'avoir été forcé de prouver ses droits à son titre, pour convaincre le monde qu'il était fils de la première Lady Cla-

rancourt. Il lui apprit qu'un jugement récent venait de priver son père de son rang et de son bien.

Elmire fondit en larmes, mais, se remettant bientôt : — Ne craignez pas, mon cher frère, que je sois fâchée de vos succès, je plains mon malheureux père. Je ne puis nier qu'il ait été bien coupable, mais songez d'où il est tombé ? Puis-je espérer qu'il survivra à sa disgrace ? Dois-je me plaindre de sa conduite envers moi ? La fortune que je croyais qu'il me retenait, est à vous, il pouvait bien desirer de m'enterrer dans un couvent. — Ma chère enfant, pouvez-vous me croire assez bas pour vous priver de ce que votre grand'père vous a assuré ? Mon Avocat est chargé de l'établir solidement sur

votre tête. — Ne soyez donc pas fâché, mon généreux frère, si je la donne à mon père. Les erreurs ont été grandes, mon devoir est de le soutenir et de le consoler dans son malheur. Est-il en Angleterre ? — Tancrède se fût regardé comme inexcusable de se jouer de ses sentimens avec tous les ménagemens possibles, il l'instruisit de la mort du Comte, qu'il attribua à un accident, adoucissant toutes les circonstances qui auraient pu augmenter son chagrin.

Elle sentit vivement les procédés de son frère, et elle se consola plus facilement de savoir son père privé d'une vie qui lui fût devenue si pénible. Elle demanda, si sa belle-mère et Sidney étaient

instruits de la perte de leur fortune.

Je crois, ma chère enfant, qu'ils ont été, ainsi que vous et Idamia, dans une entière ignorance du procès qu'on vient de juger. Leur Procureur a dû leur envoyer un exprès pour leur porter ces tristes nouvelles ; mais mon Avocat a l'ordre de les assurer que toutes les affaires entre nous se termineront à l'amiable. Mon intention est que Sidney Dudley ait de quoi vivre décemment. — Je ne doute pas, mon cher frère, que vos actions ne soient uniformément nobles et généreuses. Pour moi, je n'ai d'autre desirs que de passer mes jours avec Idamia, et de me mettre avec elle sous votre protection, n'ayant aucun goût exclusif pour mon pays.

— Jusqu'à votre mariage, ma chère sœur, j'ai le même desir de vous garder avec nous. Je veux toutefois que vous jouissiez sur-le-champ de votre fortune; mais laissons ce sujet. Je vous charge, mon Idamia, d'informer la belle Catherine de mes intentions en sa faveur; et, comme sa mère n'est point encore repartie pour Vienne, je suppose qu'elles desireront se revoir; dites donc à cette jolie Liégeoise que je ne prétends pas la contraindre, je ne veux que me conformer à ses desirs.

Idamia se retira avec la triste Elmire, elle informa Catherine des intentions de son époux. Celle-ci étonnée et reconnaissante assura qu'elle n'avait d'autre desir que de rester au service d'Elmire. Elmire

ne voulut point être servie par elle; enfin, on décida qu'elle serait attachée à Tancrède et à Idamia, et destinée à surveiller l'éducation des enfans qui proviendraient de leur mariage.

Le Baron de Lautrec repartit pour Charleroi avec des lettres d'Elmire et de Catherine pour madame de Renescières, Tancrède y ajouta quelques présens. Il engagea son ami à venir passer l'hyver avec lui à Vienne et lui promit de tâcher de changer l'amitié d'Elmire pour lui en un plus tendre sentiment, n'y ayant personne qu'il désirât davantage appeller du nom de frère.

La semaine suivante fut destinée aux affaires; celle d'après, Tancrède fut présenté à Saint-James

mes avec son épouse, par l'Ambassadeur de l'Empereur. Ils furent conduits ensuite dans les sociétés les plus brillantes ; mais comme Elmire ne pouvait être de leurs parties, le Prince de Zulenstein leur proposa de faire une tournée dans le pays avant de dire un dernier adieu à l'Angleterre. Après un mois de séjour dans la capitale, les deux époux, Elmire, le Prince et le Baron de Dervat se mirent en route avec Catherine, la femme de chambre Suisse et la très-repentante Dupré à qui, à la prière d'Elmire, on avait accordé son pardon.

Pendant que nos voyageurs admirent les beautés de l'Angleterre, nous retournerons un moment à Ornen pour rendre une visite à la

veuve et à son fils qui ignoraient entièrement ce qui se passait outre-mer.

Le Procureur du défunt ne soupçonnait pas que ce fût à lui à instruire Lady Clarancourt des évènemens désagréables qui venaient d'arriver, lorsqu'il reçut la lettre du Coroner. Loin de croire que le Lord eût été tué par son fermier, il crut qu'il avait mis fin lui-même à ses jours d'une manière violente. Embarrassé de ce qu'il devait faire, il consulta l'Avocat de Tancrède qui lui confirma ce que le Coroner lui écrivait, et lui fit connaître les nobles intentions de son client pour la veuve et son fils.

Ces nouvelles inattendues rendirent le Procureur plus attentif pour eux. Il expédia un de ses clercs avec une lettre adressée à Sidney

Dudley, écuyer, dans laquelle étaient incluses celle du Coroner, et celle écrite par l'Avocat du Prince Tancrède, le renvoyant à son messager pour lui faire connaître tous les détails de cette affaire. Il envoya aussi un exprès au Coroner avec des ordres pour les funérailles. On devait porter les restes du Lord ambitieux dans la terre de la famille située dans le nord ; l'Avocat de Tancrède lui ayant fait connaître que c'était son desir. Le clerc arriva à Ornen sans accident. Pour préparer le jeune homme à sa vue et aux mauvaises nouvelles qu'il avait à lui donner, il remit la lettre du Procureur à S. André, en le priant de la porter à la personne à qui elle était adressée, et à qui il avait particulièrement af-

faire. Le Suisse prudent, craignant quelque découverte contraire aux intérêts de son maître absent, le questionna si bien qu'il apprit, que celui, dont il cherchait tant à garder le secret était allé répondre de toutes ses faussetés et de ses crimes au suprême Tribunal dont on n'appelle point. Son maître ne lui avait rien assuré. Il attendait peu de choses de Sidney, qui s'était fort gâté en Angleterre ; il jugea donc à propos de prendre congé sans bruit de la veuve et de son fils, en emportant la garde-robe de Milord et les objets qui étaient restés à sa garde. Il envoya la lettre du Procureur dans le salon par un autre domestique, et ne pensa plus qu'à faire ses paquets.

Lady Clarancourt était tête-à-tête avec son fils, quand la lettre

fut remise à ce dernier. — A Sidney Dudley, écuyer, s'écria-t-il : qui peut m'écrire ainsi ?... C'est du Procureur de mon père, est-il fou ? Je suis impatient de savoir ce que son clerc a à nous dire.

Lady Clarancourt fut aussi étonnée et ordonna qu'on le fît entrer. — Que voulez-vous, jeune homme, dit la Comtesse ? L'impatient Sidney renouvella la question. — Vous feriez mieux, Monsieur, de me donner quelques minutes d'audience en particulier. — Savez-vous à qui vous parlez, dit la Comtesse, du ton de son défunt mari ?

Déjà de mauvaise humeur, le clerc l'assura que oui, il ajouta : — La lettre que j'ai envoyée a dû être remise à Sidney Dudley,

écuyer, fils du faux Comte de Clarancourt. — Le faux Comte, cria Milady : expliquez votre insolent discours.

Sans prendre garde aux conséquences, le jeune homme raconta tout, sans aucun fard, et, pour preuve, remit la lettre du Coroner.

Je ne peux dire qui de la ci-devant Comtesse, ou de son fils regretta le plus son rang et sa fortune. Leur seule consolation fut la mort du Comte. Le jeune homme ne put donner aucune nouvelle d'Elmire, mais la lettre du Coroner leur apprenait qu'Idamia avait épousé le nouveau Comte, dont le clerc énumera pompeusement les autres titres.

Ils ne pensèrent plus qu'à faire leur cour à Tancrède, auprès de

qui ils espéraient que leur ignorance des projets du défunt, leur servirait d'excuse. Le douaire de Milady lui assurait une existence supportable, Tancrède promettait d'avoir soin de Deterville. Ils se consolèrent assez facilement, et, dès le lendemain à déjeûner, ils se décidèrent à partir le plus promptement possible pour l'Angleterre. On fit chercher S. André pour les arrangemens nécessaires, mais on s'apperçut qu'il avait quitté Ornen, les poches bien garnies. Ils jugèrent inutile de le poursuivre, mais nous savons qu'il fut moins heureux avec un autre maître, qui le fit mettre aux galères où il a fini ses jours.

Sidney et sa mère partirent huit jours après pour l'Angleterre. Ils débarquèrent à Douvres sans au-

cun accident. Ils avaient écrit au Prince Tancrède par le clerc qu'ils avaient chargé, en même tems, de leur retenir un appartement, présumant que l'hôtel de Clarancourt serait occupé par le Prince. Ils descendirent chez leur Procureur qui les surprit agréablement, en leur présentant les titres de propriété de l'hôtel de Clarancourt qu'ils trouvèrent préparé pour les recevoir. Tancrède assurait encore une rente assez considérable à Sidney et à ses héritiers.

En se voyant indépendans, ils furent parfaitement consolés. Ils apprirent qu'Idamia et Elmire étaient à voyager. Ils attendirent leur retour pour leur faire leurs remercimens, mais elles prévinrent la Comtesse qu'elles allèrent chercher dans Grosvenor-Square.

Nous n'avons pas besoin de donner les détails de cette visite, la Comtesse se confondit en remercimens, et Sidney marqua le plus profond respect au Prince Tancrède.

Celui-ci, après avoir obtenu de transmetre son nouveau titre à sa sœur, partit avec la même société avec laquelle il venait de voyager. Ils se rendirent à Vienne où Tancrède prit le nom de son père. Il obtint la faveur de l'Empereur, et, avant la fin de l'année, à la grande joie du Prince du Zulenstein, Idamia lui donna un héritier de tous les titres et biens que ce bon parent craignait tant de voir sortir de sa famille.

Peu de mois après la naissance de son filleul, Lady Elmire, Comtesse de Clarancourt, consentit à

marquer sa reconnaissance au Baron de Lautrec, en le suivant à l'autel.

La belle Catherine s'attacha tellement à Idamia et à Elmire qu'elle refusa plusieurs partis avantageux qui lui furent offerts, et elle n'est point encore mariée.

Sa mère et ses frères et sœurs retournèrent à Liège, et, quoiqu'elle n'eût agi dans ses révélations que par vengeance, elle finit par se repentir sincèrement, ainsi que Madame Dupré qui resta attachée à la Comtesse de Clarancourt.

La Comtesse Douairière s'accoutuma à sa position, et Sidney, qui n'avait ni les vices ni les vertus de son père, graces à la générosité de Tancrède, se maria dans une famille respectable.

Tancrède et son épouse eurent une nombreuse postérité, furent généralement aimés et estimés. Ils partagèrent leur tems entre la Suisse et l'Allemagne, et notre héros, comme son oncle l'avait promis à l'Empereur, devint un officier distingué.

Quand ils sont à Watteville ils font souvent des courses à l'abbaye et à Martigni, et Elmire, toujours romanesque, ne les quitte pas. Les événemens passés l'ont dégoûtée de l'Angleterre, et elle préfère passer sa vie avec un frère qu'elle aime davantage tous les jours, et une sœur qu'elle a toujours regardée comme sa meilleure amie.

Le Prince de Zulenstein n'est pas le moins heureux de l'union de ces familles, et le Baron de

Dervat compte laisser son titre et ses biens à un fils de Tancrède.

Maintenant que nous avons fini notre histoire, nous te dirons, Lecteur, qu'elle n'a été écrite que pour te prouver que la nature n'est qu'un art qui t'est inconnu, le hasard une action que tu n'apperçois pas, le trouble apparent une harmonie qui ne frappe pas tes sens, les maux partiels un bien universel. En dépit de ton orgueil et de ta raison erronée, il n'y a qu'une vérité; *tout ce qui est, est bien.*

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

A Troyes, de l'Imprimerie de F. MALLET.

47820